

Gabriel-Pierre Ouellette

# **LES COUTEAUX DE LA PAROLE**

roman sévère

isbn 978-2-9817233-8-3

© gabriel-pierre ouellette

NOTE	3
LA GENÈSE	4
L'APPARTEMENT DU MEURTRIER	4
L'INTERPHONE DÉCROCHÉ	6
ESCARMOUCHES	9
LE PENSUM DE L'ÉCUREUIL POP	12
LES MOTS AU MARCHÉ	15
LA FEMME QUI ÉCRIT	19
LE PLAN DIABOLIQUE	30
DERNIER PENSUM	52
L'ÉTHIQUE À NICOMAUQUE D'ARISTOTE	54
EDGAR POE	58
L'ÈRE DU SPECTACLE	65

### NOTE

Une première version de ce roman a été écrite durant l'été 2002; elle avait comme titre, *Chose faite*. Je l'ai envoyée à trois éditeurs français, sans succès.

Je l'ai révisée en août, en septembre et en octobre 2002, sous le titre, *le Crime de Noiseux*. Je l'ai envoyée au début novembre à cinq éditeurs, de même qu'un seul des chapitres, sur les photographies de Noiseux, à une revue québécoise qui avait déjà fait paraître un de mes textes, mais sous un pseudonyme; ce fut le silence radio, sous mon nom réel qui, d'ailleurs, renvoie à celui de ma famille adoptive.

Quant aux cinq éditeurs, refus ou aucune nouvelle. C'est vous dire le plaisir qui vous attend, si vous commencez la lecture de ce roman... sévère.

Dans cette troisième version, que j'impose (!) sur la toile, la structure des chapitres a été modifiée, pour mieux répartir à travers le texte les positions *théoriques* du professeur Noiseux. Aussi, un nouveau titre. J'ai hésité, le 18 janvier 2019, entre *Mise à feu*, *la Pensée n'a que faire des langues* ou *les Couteaux de la parole*. Vous en savez le résultat, bien que je préfère *Mise à feu*.

## LA GENÈSE

Pierre Noiseux niait que l'on pensait dans les mots des langues. Quand nous parlions, nous avions déjà entendu, sinon lu, les arcanes mystérieuses de notre pensée, et ses arcanes seraient toujours à définir. Il faut penser avant de parler, et les parents ont raison de le dire à leurs enfants, mais la pensée n'a rien à faire avec la parole.

Cette hérésie linguistique a tout déclenché. Il est en prison. Il est accusé de meurtre et tout laisse croire qu'il sera condamné à perpétuité. Il a commis son crime devant plus de vingt-cinq collègues.

## L'APPARTEMENT DU MEURTRIER

On nomma d'office un mandataire. Il s'est retrouvé du jour au lendemain chargé de son appartement. Du moins, jusqu'à la fin du procès. Il prend son courrier et vérifie l'état des lieux.

Les autres locataires, dans l'ascenseur ou devant les boîtes aux lettres, surtout les femmes d'un certain âge, lui jettent des regards empoisonnés ou l'ignorent, comme si connaître le condamné vous prédisposait à sombrer dans les abîmes des Enfers.

En entrant dans l'appartement, il a retrouvé des frissons qu'il avait connus, adolescent. Il s'attendait à découvrir l'habitat d'un inconnu vivant comme des milliers d'inconnus au neuvième étage d'une tour. Il se trompait. Au premier regard il a basculé dans le crime. Il n'y pouvait rien, les murs, les parquets, les tables, les

fauteuils, les abat-jour indiquaient que devant eux, autour d'eux, sur leurs lattes de bois et les carreaux de céramique, avait rôdé un tueur. L'angle sous lequel étaient déposés les livres, les journaux, les feuilles remplies de notes ou les comptes à payer, était frappé du sceau d'une déviation mentale; l'ordre pointilleux des volumes sur les rayons des bibliothèques écrivait la marque d'un esprit maniaque; la mesquinerie jaunissante des rideaux, des draperies, gardait l'odeur de la sueur qui avait souillé et souillait toujours la chair du dégénéré; même une vitre éclatante de propreté accusait la présence de miasmes sanglants dont était imprégnée chaque molécule d'hydrogène et d'oxygène se bousculant dans l'air humide de ces pièces qui abusaient sa vue. Ouvrir une fenêtre n'a servi de rien. L'air qu'avait respiré et exhalé l'assassin, devenait un amoncellement de cubes glauques, sous vide, insolubles.

Il exagérait. On l'a compris. Il luttait tous les jours contre ces réactions stupides et racistes. Il a même osé prétendre quelquefois que la violence meurtrière qu'il supputait de façon obsessionnelle dans les lieux hantés par l'assassin, ne diminuait en rien l'objectivité qu'il devait montrer dans la charge qu'on lui avait confiée ni, par ailleurs, le respect et quelque affection qu'il avait eus pour ce collègue qui enseignait dans le même collège que lui. depuis plusieurs années. Il lui devait, aussi curieux que cela soit en l'écrivant, une sorte de reconnaissance pour lui avoir ouvert les portes de l'inconnu. Il lui faisait frôler des forces dont il aurait cru auparavant pouvoir se

prémunir mais, il le reconnaissait maintenant, il craignait leur fureur possible si jamais elles l'assaillaient.

Sauf que devenu son mandataire *intellectuel*, il devenait impératif que j'oublie et traite tout cela de balivernes, surtout que Noiseux m'impressionnait encore plus depuis qu'il avait tué.

### L'INTERPHONE DÉCROCHÉ

La seule fois où j'avais eu une assez longue conversation avec lui, un mois auparavant, il m'avait imposé son monologue.

Ces visions linguistiques contre lesquelles il ne pouvait rien d'autre que les accepter et les concevoir telles qu'elles étaient (je tenterai de les expliquer quand nous aurons fait plus ample connaissance), il les reliait à une circonstance que même de mesquins sépulcres blanchis pourraient comprendre, selon lui.

Son interphone avait eu la même force tranquille et indéfectible, que sa théorie sur un langage propre à la pensée qu'il refusait de nier, malgré les objurgations de ses ennemis linguistes.

Un individu ou des gens louches étaient venus chez lui à son insu, l'après-midi même, pour décrocher un interphone qui ne fonctionne plus. Quand il était entré, il ne s'était rendu compte de rien, mais en refermant la porte il avait remarqué devant lui, sur le mur, le combiné qui pendait au bout du fil. Qui était entré en son absence, et pourquoi avait-on décroché ? On vérifiait peut-être s'il fonctionnait, en se demandant qui répondrait : le

concierge de l'immeuble, un gardien ? Mais on n'avait pas raccroché le combiné. On a pu craindre d'être surpris, et on a fui. Aurait-on imaginé, pensez-vous, cette mise en scène pour m'intriguer ? Vous riez ? Allez! riez. Qui vous dit qu'on ne me laissait pas un avertissement ? Ils reviendront, je vous le jure, et regardez le mur avec moi, dans mon entrée. L'appareil a l'air plus inutile que jamais; il est débranché depuis plus de cinq ans. Ils ont voulu l'utiliser et l'ont laissé encore plus mort avec son combiné au bout d'une spirale gris bleu en plastique.

J'ignore tout. Et vous aussi. On est entré et on a voulu téléphoner. Pourquoi ? La ligne était morte et on n'a pas raccroché. Pourquoi ? Et qui est entré chez moi ? On s'est retiré, je ne sais rien de plus. Vous non plus, malgré vos diplômes. Oh! J'aurais pu m'enfuir, et vous le pensez, vous aussi. Mais à mon retour, je me serais retrouvé devant le même cul-de-sac. Oh! je sais... J'aurais dû passer à autre chose. Vous auriez averti le concierge, ou vous auriez appelé un ami à l'autre téléphone. Mais si! Non, je sais. Vous auriez écrit une lettre. On m'a dit que vous en écriviez tous les jours.

J'ai voulu protester... Il n'écoutait pas.

Vous auriez même osé gueuler, et gueuler assez pour alerter les voisins et leur faire savoir qu'à l'heure même, vous aviez découvert le viol de votre appartement.

Il n'en reste pas moins que le combiné d'un interphone qui ne marchait plus, avait été décroché, et le narguait. Il le narguait tout autant que certains de ses collègues, qui narguent quiconque ne pensant pas comme eux! On croit détenir la science infuse, disait-il, et on ne sait que

recracher les leçons minables apprises sur les bancs de l'université en tenant entre nos genoux la main d'une copine ou d'un copain. De toute façon, il ne servirait à rien que j'éclaire, dépeigne ou traduise en morse les entités visuelles que ma pensée me dictait depuis le début. Ils prouveraient encore moins mon désarroi devant ce mur muet. Non, prenez garde! Il ne s'agissait pas d'un malaise physique. Vous avez tort de le croire. Si je restais sans voix, une autre force que l'absurdité du mur et l'inutilité de l'expliquer à son prochain m'y contraignait, j'étais témoin dans tout mon être, une nouvelle fois, devant ce téléphone déconnecté, que je pensais hors du champ de la parole, avec des entités propres à la pensée, tout comme lorsque j'étais enfant, je n'arrivais pas à dire ces fameux R, c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas cracher le son R et sans raison, on m'obligeait à dire cette consonne qui n'existait pas. Elle se mouillait et s'engloutissait dans le liquide du l ou les glissements du yod. Tu ne places pas ta langue aux bons endroits! que mon père me disait. Place les parois de ta langue, contre la voûte de ton palais, et pas ailleurs. De quoi parlait-il ? Ces endroits n'existaient pas. Mon corps s'y refusait. Je ne comprenais pas pourquoi ni comment je devais y arriver. Comment réaliser ce que le corps ne sait pas faire ? Je pensais sans la béquille de cet horrible R. Pourquoi le laisser dans la langue des humains ? Pourquoi me l'arracher, me le décrocher comme dans une tombola ? Vous ne me suivez pas. Je le vois bien. Je résume donc. Le R de mon enfance et l'interphone de mon appartement se refusaient à servir, sans que j'en



meure pour autant. Je peux alors, et conséquemment à cette constatation, exister et penser sans eux, comme je le peux sans autre moyen de communication ni les autres lettres de l'alphabet.

Il a terminé son constat en concédant que la prononciation du R lui avait assuré une plus complète maîtrise de la langue française, mais il précisa à nouveau que cette propriété phonétique ne lui était pas naturelle. L'interphone muet faisait corps contre lui, de concert avec le R impertinent, et son corps n'en pensait pas moins. S'il croyait toujours aux vertus communicatives des facultés ou des capacités, il persistait à vivre avec la conviction que la nature avait d'abord greffé dans la matière dont il était fait, la perception éclairante de l'idée, qui n'avait d'égale que l'acuité de la sensation. La Nature n'avait jamais eu et n'aurait jamais au grand jamais l'intention d'arracher cette pensée fulgurante ni à sa chair ni à son sang. Du galimatias ?

### ESCARMOUCHES

Plusieurs mettaient en doute la compétence de Noiseux à émettre une opinion valable sur les rapports entre la pensée et la parole, mais on temporisait. On trouvait des circonstances atténuantes. On se rassurait. On oubliait. Un jour, arriva l'inévitable. Il annonça en pleine classe son abominable théorie. Il l'avait d'ailleurs adaptée de façon à ce qu'elle soit plus simple, ne serait-ce qu'en remplaçant la presque vacuité du mot *pensée* par celui des *idées* qui, admettons-le, traîne à peu près partout et se

conformait davantage à la compréhension de l'étudiant ou l'étudiante la moins avertie.

- Détrompez-vous. Les idées se forment sans passer par les mots.

Une absurdité qui lui a été fatale.

Le directeur du département a convoqué une réunion extraordinaire des professeurs où, fait encore plus rare, une étudiante a eu le courage de nous faire part, en pleurs, de son désarroi devant un enseignement qui sapait à la base celui que lui inculquaient ses savants et jeunes professeurs.

Noiseux s'est montré intraitable. Il a plaidé la liberté de l'intellectuel et l'avantage inestimable pour les élèves, dans leur apprentissage, d'être confrontés à des points de vue divergents.

- Et toute vérité est relative, a-t-il terminé d'un ton traînant, tout en déplorant le dogmatisme de certains d'entre nous qui se seraient targués d'ignorer la pensée pré-linguistique.

Il fallait en finir. Le directeur a fait une allusion, téméraire, à une suspension éventuelle si l'intransigeance de monsieur Noiseux perdurait. Devant cette menace, que j'ai crue improbable, il a pourtant accepté de se rétracter devant les étudiants. Il se serait conformé à cette exigence, d'assez mauvaise grâce. Il s'était aussi engagé à rencontrer l'un d'entre nous pour évaluer et modifier, le plus possible par écrit, ses positions théoriques en linguistique. Toutefois, on ne remettait pas en cause ses leçons d'allemand, et il gardait l'entière confiance du département.

Je fus des plus étonnés qu'il me propose de l'assister dans sa réflexion, et cette surprise persiste, car je prétends toujours ne lui avoir parlé qu'une seule fois en tête à tête, et pourtant ces séances d'assistance audacieuse ont duré plus d'un mois, et de deux à trois heures chaque semaine. Le malaise à l'avouer s'explique à mon avis par le fait que je n'avais alors que vingt-sept ans, que j'avais été touché de la confiance qu'il me faisait et qu'en acceptant de tenter l'aventure, je m'acquittais en somme, sans le dire à personne, d'une dette que j'avais envers cet homme qui m'avait enseigné une dizaine d'années auparavant et à qui je devais d'être devenu professeur.

Comme je m'y attendais, les premières séances ont dégénéré en affrontements. Frondeur; il me tenait tête par de longs discours et de brusques anathèmes qui me laissaient pantois, sauf qu'à certains moments, après des hésitations aussi longues que ses palabres, il manifestait une grande humilité.

Au bout de trois rencontres, plus aguerris ou moins intimidés, j'ai fait valoir notre naissante camaraderie intellectuelle pour lui proposer une nouvelle façon de procéder. Les textes qu'on exigeait de lui n'aboutissaient qu'à durcir ses positions; il trouverait avantage à décrire sous forme de fragments ou de récits les étapes qui l'avaient conduit à cette théorie des idées sans les mots, de la pensée sans la parole. Ces observations, traduites dans les mots de notre langue commune, qui pourraient même tenir de la poésie, me rendraient sa vision plus familière et je pourrais alors en rendre compte de façon

plus adéquate à nos collègues. Je marchais sur des oeufs, sans pour autant me douter que j'entraais dans les zones du meurtre.

Il s'est prêté à cet exercice avec la meilleure volonté du monde comme on dit. J'ai alors été convaincu qu'il finirait par admettre cette vérité commune à tous et à toutes que la pensée est parole, bien que de son côté il ait tenu à dire et à prédire qu'il me gagnerait à sa cause.

Il m'a d'abord remis son étrange ou peu crédible parallèle entre l'interphone muet, béant sur le mur, et le son du R impossible à prononcer - là aussi, mon inconscient semble m'interdire de dire ou d'écrire que j'en savais l'essentiel, même avant cette conversation dont j'ai parlé plus haut -, et deux semaines plus tard, il laissait à mon appartement son deuxième pensum, comme il les appelait.

### **LE PENSUM DE L'ÉCUREUIL POP**

En 1944, les notables de mon village - on n'y connaissait pas l'idée du bourgeois - envoyaient leurs enfants, filles et garçons, à l'école du Christ-Roi. Sur un carton blanc, au fond d'une grande salle, à gauche, dans le haut d'un tableau noir, étaient imprimés les mots ÉCUREUIL et POP. De l'autre côté du couloir, dans la classe des deux premières années du cours primaire, étaient accrochées les syllabes LO - CO - MO - TI - VE. À l'extérieur, le vert de l'herbe, troué du jaune des pissenlits, descendait en pente douce vers le bruit de la rivière dont le flot, quand j'arrivais plus bas, se brisait en chutes larges et

bouillonnantes. Les lettres noires me paraissaient effleurer le blanc des cartons et provenir d'un univers étranger. Les mots qu'elles formaient étaient incongrus et leurs relations avec les choses et les êtres m'apparaissaient des épisodes d'un autre monde. Si leurs syllabes occupaient l'intérieur des classes, une fois prononcés, ils étaient ailleurs que dans l'école du Christ-Roi.

Quel mot carillonnant et triomphant que ce *cristeroi!* Il m'est resté longtemps une épure sonore avant que je n'arrive à le superposer à la personne du Christ qui régnait avec son oeil tout en gloire sur les coeurs du village, la terre, la mer et le ciel bleu. Il tenait l'univers, comme du lait dans une bouteille, comprimé entre les droites et les angles du triangle de la Trinité.

Comment communiquer le sentiment d'éloignement que les mots imprimaient dans mes yeux et surtout dans mon corps. Mal imbriqués à ma conscience du réel, ils restaient à sa surface, flottaient comme des surplus d'être badigeonnant les tableaux et bourrant les pages des livres. Cette fracture entre eux et le reste du monde fondait ma certitude qu'ils ne jouaient aucun rôle dans mon existence, pas plus que dans celle des idées, des sentiments ou des êtres qui, bien que différents de moi, m'apparaissaient comme des extensions de mon corps dont j'avais l'assurance qu'il avait autant d'emprise sur ces choses que sur la motricité de mes membres. Ma tête n'était qu'une pièce rapportée sur mon tronc et elle se contentait, ma tête, de se laisser promener dans l'école du Christ-Roi sans trop y croire. Elle passait, ma tête, sans

s'y incruster, presque sans y toucher, de l'écureuil Pop aux syllabes détachées de la locomotive. Quand j'ai commencé à percevoir que ces lettres indiquaient aussi les choses et les êtres de mon entourage, j'ai peu à peu admis que de temps en temps le système fonctionnait à rebours et qu'au lieu de se laisser effleurer par les mots, les choses et les êtres pouvaient aussi tenter de s'en approcher. J'acceptais que le monde reflète sa substance sur ces termes qu'on lui accolait, mais si peu, comme une sorte de courant électrique qui, un moment, les aurait saisis.

La pression sociale et l'orthodoxie intellectuelle - que vous connaissez si bien, cher ancien étudiant et collègue - m'ont obligé à réprimer ma conception primitive des éléments de la pensée et, toute mon adolescence, j'ai vécu dans un monde étranger auquel je me soumettais, au lieu de rester fidèle au premier que mon corps m'avait enseigné, le seul vrai, le seul qui m'est congénital. Ce haut monde préhistorique était toujours là, dans l'ombre. Il me suivait, je le traînais après moi.

C'est le vert paradis des amours enfantines, me direz-vous sans doute avec condescendance. Oui, sans doute. Mais ce jardin d'avant le langage et d'avant la société qui, on vous l'a dit et vous le savez, subsiste en chacun de nous, ne cessait chez moi de vouloir l'emporter sur tout autre et un jour, il y a quelques années, j'ai refusé de le mettre en lambeaux. J'ai décidé de l'habiter à nouveau et je me suis retiré hors des frontières de vos univers conceptuels.

Je ne crois donc pas à la simultanéité de l'idée et du langage et j'ai l'audace et la science de reconnaître dans les tout débuts paradisiaques du domaine éminemment humain du langage une fonction corporelle qui est une étape sacrament essentielle avant le déclenchement de la parole. Blablabla. Je sais aussi, vous me l'avez presque soufflé récemment, que rôderaient autour de moi des traces de folie. Eh! bien, soit! Je suis fou.

Paul Noiseux, l'écureuil Pop et sa belle queue....

### LES MOTS AU MARCHÉ

Cette nuit, je me suis réveillé. Quelque chose en tant que telle se tenait là, dans ma tête, exigeant d'être mise à découvert aux frontières de la contemplation pure. Il me revenait une phrase du *Sophiste* de Platon<sup>1</sup>, où les mots se présentent à la voix comme des montreurs de choses et d'actions, avant de nommer ces choses et ces actions... Ces montreurs, ces δηλώματα, seraient proposés à la voix pour qu'elle en fasse de la parole. Ils existeraient donc, selon Platon, avant d'être dits...

Au moment où la parole tend à survenir, les mots se proposeraient comme sur les étals d'un marché. D'un côté, il y aurait le moi et de l'autre, l'assortiment des noms et des verbes. Mon corps, bardé de sensations, à la fine pointe de la matière consciente, se trouverait devant les éléments démonstratifs du langage qui ne seraient pas plus dans mon corps ou dans mon esprit que le couteau n'est dans le corps de la victime avant le sacrifice.

Le langage montrerait les choses, mais ce n'est pas lui qui commande ou dirige la perception que j'en ai. Il est l'instrument qui lit la partition, les entités pourrait-on dire, de ma pensée; il ne sert pas à penser. L'être humain pense avant qu'il n'ordonne sa pensée en mots et en phrases. Ses paroles ne sont pas une pensée parlée; il parle ses idées comme un violon ou une flûte jouent la musique écrite sur le papier. Les paroles n'ont pas d'influence sur la réalité; elles transmettent les ondes que le corps ressent à partir d'elle.

Les esprits chagrins diront que seul un énergumène peut comparer les mots à des légumes qui s'offriraient à lui, et ils ajouteront, encore plus chagrins, qu'on peut faire dire n'importe quoi à Platon.

Il se peut que je me morde la queue en croyant pénétrer l'essence du langage! Aussi bien, alors, opter pour une solution radicale et le dissocier de la pensée, comme à mon avis le fait Platon, bien que j'en sois quelquefois au point d'en douter.

J'arrête. Je tomberais dans la logorrhée. Ce qui est le défaut des mauvais romans policiers. Et des professeurs qui en lisent trop.

Vous conviendrez, cependant, mon cher collègue-analyste, que cette phrase de Platon, qui m'est revenue à l'esprit comme cela à l'improviste aux petites heures, ce matin, selon laquelle - je me répète - les mots se présentent à la voix comme des montreurs de choses et d'actions, vous conviendrez qu'elle est pour le moins néfaste au couple qui serait indissoluble de la parole et de la pensée. Et voici pourquoi.



Si les mots, en effet, arrivaient comme sur une chaîne d'assemblage dans l'usine de ma pensée corporelle, pour y faire la loi, je pourrais tout aussi bien imaginer entrer dans le dictionnaire comme dans un moulin et y faire la loi à mon tour. De mon côté, respectueux du législateur qui selon Socrate aurait inventé les mots, dans le *Cratyle* du sieur Platon, tout en vénérant la grammaire, la tradition et les articulations qu'on a données aux langues, et tout en vous accordant que le langage puisse être créateur de réel dans ses interactions épisodiques avec la pensée, je n'en prétends pas moins que notre pensée corporelle est déjà formée avant que nous pénétrions dans les arcanes du langage qui, lui, peut toujours et nous abêtir et s'abêtir, pleurant de rage devant la seule littérature qui vaille, celle du corps. Des clercs voudraient la remplacer, depuis la nuit des temps, par un Verbe né du chaos qui aurait tout pensé, tout créé avant de se faire chair, *in principio erat Verbum*. Mais ce Verbe-parole, moi, je vous le dis, n'est que le chant de l'herbe où s'avance triomphante, la vie végétale, animale et humaine, cette vie qui seule est le suprême potentat des mots, des noms et des verbes. Sous la parole, c'est le corps qui manipule encore et toujours les ficelles des systèmes linguistiques, les met à sa peau et à ses os, comme on met quelqu'un à sa botte.

Je serai même encore plus clair, et j'y vais tout de go.

Les mots montreurs de Platon sont mis en action par la voix et au lieu de faire apparaître l'être même de la chose, comme on s'y attendrait de la part de signes ou de signifiants qui auraient un signifié à indiquer, les mots,

selon Platon, montrent ce qui tourne autour de l'être des choses et des actions, et non leur être même. Les mots sont des rayons lumineux qui dans l'obscurité font apparaître les choses sans en être eux-mêmes partie prenante. Un peu comme ces affaires qu'on appelle navales, concernant tout ce qui a rapport à la mer, mais elles ne sont pas pour autant la mer.

Précisons que l'objet de cette réflexion sur les mots se trouve, selon la tradition manuscrite, dans les subdivisions marquées des lettres e et a, aux blocs 261 et 262 du texte grec, pour *le Sophiste*. Je suis conscient d'y voir ce que je veux y voir, mais n'en faites-vous pas autant ? Et le fait que je commencerais à parler, ou que **ça!** partirait à parler, seulement après qu'on a eu pensé, ne m'apparaît pas plus bête que la comptine surréaliste ou freudienne du **ça parle en moi**.

Je reconnais n'avoir jamais vu la parole s'agiter hors de ma pensée dans des réseaux sémantiques ou de complexes arbres syntaxiques, mais admettez que les difficultés que nous rencontrons, n'est-ce pas, à trouver le mot juste, malgré l'acharnement que nous y mettons et aussi malgré nos intuitions fulgurantes, sont loin de prouver que nos évidences premières ont été *cogitées* avec les mots de la langue. Je préfère parier que nous les avons d'abord contemplées dans une pensée que j'ose appeler physique.

Mon corps entier, chers collègues, vous prie d'agréer l'expression de ses pensées les meilleures.

Pierre Noiseux,  
le répartiteur des mots du marché

### *LA FEMME QUI ÉCRIT*

Quelques jours après, il m'a fait parvenir le manuscrit d'une pièce de théâtre. Avec une note et une préface.

#### PRÉFACE

J'avais trois ou quatre ans. Je me traînais souvent derrière mon père qui, assis à son bureau, lisait ses revues médicales et tenait sa comptabilité. J'étais attiré par un livre sur le dernier rayon de la bibliothèque, à sa main gauche, dans le coin le plus froid de la maison, au nord, entre deux fenêtres. Le volume, assez mince, avait une couverture de toile gris bleu. Ses pages étaient remplies de colonnes de chiffres, tandis que celles des vraies livres, à côté, avaient des lignes composées de lettres. Mais c'était le bleu que je voulais déchiffrer. Il me paraissait porteur d'une réponse que je connaîtrais un jour.

Personne autour de moi n'attachait d'importance à ce qui me paraissait une nécessité. J'ai su plus tard que ces tableaux indiquaient, pour tel ou tel pourcentage, les intérêts composés d'un très grand nombre de montants d'argent, quand il s'agissait d'établir des annuités. Pour un enfant, ils étaient pour ainsi dire muets.

Aujourd'hui, les mots me paraissent du même ordre. Ils représentent des inconnues dont seul le désir du lecteur active le sens au moment où il ouvre le livre. Cependant, la mise en page de ces nombres me paraît aussi mécanique que la structure des dialogues où des alinéas encadrent chacune des répliques, où les noms des personnages forment au centre ou à gauche de la page

comme une colonne de mots en majuscules et où les phrases sont souvent courtes, sinon réduites à un seul mot. Voilà pourquoi je prête à ce livre bleu une sourde influence dans ma préférence pour écrire des pièces.

J'ai décidé d'écrire pour le théâtre, lors d'une journée des plus glaciales de l'hiver, où je contemplais le bleu du ciel, brillant dans le haut d'une vitre dont le reste était givré.

Par ailleurs, le théâtre est la meilleure application pratique des mots **montreurs**, parce que les dialogues y renferment uniquement les paroles dites par les personnages, et on trouve un condensé formel des rapports que les humains entretiennent avec les mots, quand ils doivent élaguer ceux qui leur surviennent et ne choisir que certains d'entre eux.

Dès mes premiers dialogues, dont j'étais de toute évidence la cause première et totale, sinon totalitaire, je n'y projetais pas pour autant mon être ni la pensée rivée dans ce corps même. Non. Je voyais des êtres, des lieux, je vivais des moments et j'en transcrivais les idées et les personnages en me servant du langage, qui enfin servait à quelque chose.

J'ajoute une considération qui fait encore sens, malgré son lien ténu avec ce qui précède. Les mots que nous choisissons ne sont pas toujours les meilleurs, mais quelle libération! Ça ne parle plus en nous. Rimbaud, je m'en moque. De lui comme de sa phrase sur le Je qui serait un autre. Mon Je n'est pas un autre que moi et je reste moi-même pendant que j'écris. L'autre, s'il en faut un pour vous plaire, c'est l'oeuvre que je mets au monde.

Notre conscience ne passe pas son temps à parler. Nous décidons nous-mêmes de ce que nous dirons. Nous avançons dans la vie comme un peintre s'approche d'une palette de couleurs, et nous choisissons celles que nous préférons. Nous pouvons nous tromper, mais aussi recommencer. Les couleurs ne nous viennent pas du coeur ni du ventre. Nous ne sommes pas des pots de peinture; nous nous concevons comme autre chose que des bocal de métal dont l'intérieur serait immergé dans une poisse collante, aux odeurs fortes. Nous sommes vierges. Les mots ne nous viennent pas d'une tête en bouillie; nous ne sommes pas une bibliothèque. Nous sommes purs des mots des autres; ils ne sont pas plus à eux qu'à nous.

Pierre Noisieux,  
auteur autonome de *la Femme qui écrit*

#### MISE EN LECTURE

Si j'ai retenu de cette préface, l'enfant fasciné par les colonnes de chiffres, et ces mêmes colonnes comparées à des mises en page de répliques, lorsque qu'on écrit, imprime ou édite des pièces de théâtre, je n'y ai pas trouvé par ailleurs des éléments qui auraient apporté des corrections ou de nouvelles perspectives sur sa théorie linguistique. C'est sa pièce qui nous réserve des surprises. Au point qu'elle modifie du tout au tout sa perception de la langue, ne serait-ce que dans son aspect sociétal. Et il faudra se demander si on ne devrait pas en indiquer, en *placer* l'impact, dès les premières pages du roman.

L'action se passe à la campagne. Et sa description est plus que technique, et personne n'a décrété que des précisions techniques n'appartiennent pas à l'univers du roman. Une veuve reproche à un arpenteur-géomètre d'avoir procédé sur sa terre à des opérations qui, une fois les mesures établies et enregistrées, retranchaient de sa propriété une plus que fabuleuse portion de terrain ne correspondant pas, mais alors pas du tout, aux dimensions d'un petit bois que le gouvernement projetait de s'approprier près du tournant de la rivière, pour le passage de la route nationale. Elle menace d'inonder de lettres la terre entière, si on ne lui rend pas justice. Dans la foulée, elle invoque le ciel et le pays de ses aïeux pour qu'on annule cette expropriation et qu'au lieu de faire passer le chemin sur sa ferme, on construise, pas un, mais deux ponts, l'un qui enjamberait la rivière en aval du tournant, et l'autre en amont. Rien n'était impossible à l'État. L'argent promis ne l'intéresse pas; elle le dédaigne. À la fin, elle sort du frigidaire un fusil pour chasser l'arpenteur de sa maison.

Ça se voulait réaliste, et c'est boursoufflé. Ça se voulait féministe, et c'est pitoyable.

Je n'ai rien dit, les premiers jours. J'ai prétexté le travail, une grippe ou des problèmes de santé qui tombaient à point nommé, chez mes parents. Quand j'ai su qu'il avait envoyé son manuscrit à une maison d'édition, j'ai refusé de me prononcer. Qui étais-je, comparé aux sommités d'un comité de lecture ? Il s'est rebiffé. Pour qu'il me laisse la paix, je lui ai confié que je sortais avec une jeune personne qui ne jurait que par l'écriture automatique; elle

n'admettrait pas que j'ose même commenter un texte qui faisait tout un plat d'une conscience plus régulatrice que livrée à un dérèglement rimbaldien ou autre. Il est devenu triste, amer et enfin très vague. Il m'a toutefois promis de me communiquer la décision de l'éditeur.

Deux semaines plus tard, il n'en savait encore rien, sauf que sa pièce en un acte serait lue chez lui par une ancienne camarade de collège et son conjoint; il les avait invités à dîner pour le lendemain soir. Il m'a offert de me joindre à eux, mais j'allais au cinéma avec ma nouvelle amie. C'est à partir de ce que m'en a dit ce conjoint, que je connaissais assez bien, et à partir des bribes que j'ai pu tirer de Noiseux, que je réinvente leurs débats littéraires. Ils avaient été provoqués par les réactions du couple.

Ils parlaient la langue de tout le monde, comme vous et moi, mais ils allaient aussi au théâtre. Ils se targuaient donc de savoir comment devaient parler les personnages d'une pièce. Selon eux, celui de la veuve ne parlait pas la langue du théâtre ouvrier contemporain, la parlure d'un lieu mythique de Montréal, un faubourg dont on a changé le nom au moins une fois. Mais il a été si bien enseveli depuis quelques années sous des quartiers modernes, qu'on ne sait même plus son emplacement exact. Sauf qu'à chaque fois qu'un rideau se levait ou qu'une fumée grise rampait sur une scène, on voyait s'avancer dans l'ombre ou descendre des cintres les survivants du faubourg fantôme, qui allaient célébrer la parlure sacrée. Toute autre langue était interdite.

Devant les récriminations assez acerbes que les conjoints se sont permises, à la fin de ce dîner arrosé, sur le ton

trop franchouillard, presque parisien, du dialogue, Noiseux a répliqué que sa veuve emploie des expressions qu'il entendait durant son enfance, par exemple, dans la salle d'attente de son père. Le couple a contre-attaqué du tac au tac.

- Elle ne parle pas comme nous, ont-ils dit d'un ton de déploration. Elle parle comme toi.

- Non. Elle ne parle pas comme moi. Je l'ai fait parler comme ceux et celles que j'ai entendus autour de moi jusqu'à mes vingt ans.

- Justement! Les gens que tu rencontrais dans le bureau de ton père ou je ne sais où, se sentaient obligés de parler comme tes parents.

- Tandis que ces gens, à la maison, sur leur ferme, tu ne me diras pas qu'ils parlaient comme chez tes parents! s'est exclamé le conjoint.

- Chez tes parents, ils imitaient la parole des bourgeois.

Il y eut un silence. Ils avaient marqué un point.

- C'est possible, a concédé Noiseux. On parle différemment quand on sort de chez soi. On ne parle pas à une vendeuse, comme on parle à ses amis. On est plus clair; on précise, on prononce.

- Écoute, a dit le conjoint en allumant une cigarette.

C'était l'époque où, à la fin des repas, on discutait devant des mégots écrasés, heureux de les voir s'amonceler dans les cendriers qui avaient succédé aux assiettes à dessert.

- Tu devrais aller au théâtre plus souvent, a-t-il continué en exhalant une fumée qui de grise devenait bleue selon les portions d'espace et de lumière qu'elle traversait.



C'est là, au théâtre, que tu entendrais la parole d'aujourd'hui.

- Mais on ne parle pas tous de la même façon...

- Justement, ta veuve parle trop comme toi.

- Mais elle parlait comme ma mère!

- Et ta mère ? Tu ne t'es jamais rendu compte que tu parlais comme elle ?

- Tes personnages, ils parlent comme ta mère, comme toi, comme les gens des campagnes sous le règne des curés. À cette époque, ils parlaient comme on parlait dans les églises, a renchéri le conjoint ou la conjointe - on ne savait plus qui parlait -.

- Je suis persuadée, a déclaré la conjointe - oui, c'était sa voix - que le public ne s'y reconnaîtrait pas,

- Mais il ne s'agit pas de lui, dit-il d'un ton plus sobre. C'est une veuve qui a vécu il y a une trentaine d'années.

- Les gens du peuple n'ont jamais parlé comme ça.

- Qu'est-ce que vous en savez ?

Les conjoints ont éclaté de rire.

- On ne saurait pas comment parle le peuple ? Mais nous sommes du peuple!

- Vous ?

- Mais oui.

- Vous non plus, vous ne parlez pas comme tout le monde!

- Oui, en effet, a daigné admettre la conjointe. Il se peut que nous prononcions différemment. Mais on parle comme eux dans notre façon d'hésiter, dans nos imprécisions, nos *j'sché pas*, nos gros mots... Ajoute les sacres et les jurons, si tu veux.

- Moi, je contesterais même les mots que tu mets dans leur bouche, a osé rajouter le conjoint.

- Qu'est-ce qu'ils ont mes mots ? a demandé Noiseux, piqué au vif.

Il se tenait près de la table, avec une pile d'assiettes sales. Elles ont failli lui échapper des mains!

On parlait des mots. Les mots dont il avait toujours eu la maîtrise totale!

- Tes mots, ceux de ta veuve et de l'arpenteur, ils sont trop précis. Tu emploies trop de synonymes. Les Anglais, eux, ils n'ont pas peur de répéter le même mot. Eux, ils parlent comme ça vient.

- Nous aussi, mon amour, a contredit gentiment la conjointe.

Noiseux restait planté là, avec ses assiettes, l'oeil noir.

- Assis-toi, tu me fatigues avec ta pile d'assiettes, lui a ordonné son ancienne camarade, et il y avait dans son ton quelque chose de la femme qui, après tout, n'était pas obligée de venir dîner chez lui pour lire son dialogue.

Il a remis sur la table les assiettes, et s'est assis. Et elle a attaqué à son tour.

- Quand on hésite, on ne fait pas comme ta veuve énervée, et énervante! qui cherche le terme qui épatera son arpenteur.

- On se laisse aller, quoi!

- Si elle veut utiliser le plus de mots possible, c'est son droit, non ?

- Ah! tu as raison, c'est son droit, mais...

- Elle peut faire ce qu'elle veut, mais ce qu'elle dit ne vient pas du coeur.

- C'est trop rationnel.

- Mais elle est rationnelle! qu'il s'est écrié, encore rouge d'avoir bu trop de vin.

- Ne te fâche pas. Ce qu'on en dit, tu sais, c'est pour le bien de ta pièce.

Il s'était mis à racler, avec un couteau, la mie de pain répandue sur la nappe. Il la faisait tomber dans sa main, la rejetait au milieu de la table, et recommençait le manège. Les deux autres fumaient, façon sans doute de rendre hommage à leurs dieux populaires en leur adressant, là-haut, au plafond, des bouffées malodorantes de fromage et d'alcool.

- As-tu déjà pris des cours de scénarisation ? a demandé tout à coup la conjointe.

Elle savait, qu'il n'en avait jamais suivi. Il lui fallait planter une semence de bon sens dans la grosse tête de Noiseux qui, à son âge, s'était mis à vouloir écrire. Il ferait mieux de *s'accoter* avec une de ses amies; on finirait par savoir comment il fait l'amour.

Le conjoint n'avait pas attendu qu'il réponde et s'est mis à parler de la dernière pièce qu'ils avaient vue. Là, le langage était senti, très vécu, très tranche de vie. Un des comédiens, qu'il connaissait, lui avait montré le texte; tout y était marqué, les élisions, les allongements, les chuintements, les gutturales, les sons de la langue courante. Il y avait des termes anglais, beaucoup d'onomatopées. Ça se lisait comme ça se parlait. Ce n'était plus du théâtre; c'était de la conversation libérée. Tiens! comme à la radio, quand les invités parlent tous en même temps. On sent qu'ils sont comme tout le monde;

qu'ils ne savent pas plus que nous ce qu'ils ont à dire; ils donnent leur vécu, font sentir leur senti....

- Leur vomi, a ajouté la conjointe, en rigolant de son rire gras.

Noiseux s'est levé, a pris les trois copies de son texte qui commençaient à disparaître sous la cendre et la mie de pain. Sans dire un mot, il est allé chercher l'original, dans le coin salon sur la table à café. Il a déposé les quatre exemplaires près du téléphone et a composé un numéro. C'est moi qu'il appelait. J'étais rentré; j'avais été largué par la jeune surréaliste. Il m'a intimé l'ordre de lui rapporter sur-le-champ l'exemplaire qu'il m'avait remis. J'ai d'abord refusé. Il n'a rien voulu entendre. Il avait sa voix des jours graves. Je n'étais pas encore couché, j'ai accepté de monter chez lui. J'ai frappé. Il a ouvert pour m'arracher les feuilles des mains. Il ne m'a pas présenté. Il s'est mis à déchirer, à déchiqueter en morceaux la centaine de pages que pouvait faire la pile de textes. On se taisait. Il en a pris les débris, les a mis dans un sac à poubelle et est allé les jeter dans la chute à ordures, presque devant sa porte.

Il n'écrirait plus de pièce de théâtre. Il nous demanda de n'en parler à personne. Il avait voulu reproduire ce qu'il entendait depuis sa naissance. Peine perdue. Ces messieurs dames voulaient réentendre ce qu'ils entendaient au théâtre. Il n'y avait plus rien à dire. Il ne dirait plus rien. Aucun rapport peut-être, mais la même chose s'est passée avec la tragédie française, a-t-il ronchonné; son règne s'était étendu, prolongé, parce qu'il fallait écrire ainsi jusqu'à des époques où elle ne disait

plus rien à personne. Il en a remis, en arpentant la pièce et en reprenant ses théories. Pour parler, oui, on choisissait certains mots. Mais il y en avait, destinés depuis toujours à la scène où ils étaient transformés, amplifiés par les moyens physiques des comédiens. Leur puissance vocale ne devait pas seulement servir à projeter les mots de tous les jours! Même les mots du quotidien, qu'il fallait, bien sûr, utiliser, ne pouvaient pas, ne devaient pas être prononcés comme ils l'étaient d'habitude. Sur la scène, ils relevaient du *Fatum* et devaient être dits de façon à ne plus être ceux du cinéma ou ceux qu'on entend tous les jours à la ville, à la maison ou dans la chambre à coucher. Il y avait des mots nécessaires pour chaque lieu et des lieux inévitables pour chaque mot. On a eu beau protester, parler de la *commedia dell'arte*, de la farce, du théâtre de foire, du théâtre de rue, de la rue qui montait au théâtre, Noiseux restait avachi dans son coin salon et reprenait tantôt le début d'*Hamlet*, *Who's there ?*, tantôt celui de *l'Orestie* où le veilleur de nuit, étendu qu'il est comme un chien, la tête sur le côté au creux du bras, ne se sent pas pour autant obligé, insistait-il de sa voix d'outre-tombe, de cracher et de malmener, tabasser les mots.

- Les temps ont changé, lui disait-on. Le théâtre s'est démocratisé, le peuple a pris la parole...

On ne comprenait rien, qu'il disait. La parole devait se manifester avec clarté pour qu'on entende distinctement, même dans la plus grande invraisemblance, ce que disait le corps même de tous les citoyens. On ne se rendait pas compte! En n'écoutant que les gens du faubourg fantôme,

on refusait d'entendre et de dire ce que nous, on avait à dire, nous qui allons au théâtre. On ne créait plus rien, sinon des jeux de cirque, des sauts de saltimbanques qui avaient peut-être, oui, toute la beauté du monde, mais non pas le pouvoir d'articuler cette beauté à hauteur du cerveau, par l'entremise d'une parole essentielle..

Il délirait. Il en oubliait sa pensée corporelle. On ne l'a pas mis au lit. Il ne souffrait pas qu'on le touche. Encore moins qu'on le borde.

Le conjoint m'a présenté sa conjointe et on a pris congé. On n'était pas intéressés à se connaître davantage. Je ne voulais pas les entendre déplorer l'état où se mettait ce pauvre Noiseux ni les écouter déplorer le trouble qu'il leur causait; de leur côté, ils se méfiaient de moi, parce que j'avais eu, le premier, le manuscrit entre les mains.

- Pourquoi il l'a lu avant nous, celui-là ?

Sûrement ce qu'ils devaient se dire, en se pelotant et en murmurant des petits mots doux, mollassons.

### **LE PLAN DIABOLIQUE**

Le lendemain de la triste lecture, je rencontrais trois groupes d'étudiants. Je n'ai appelé notre auteur mort-né qu'à la fin de l'après-midi. Il ne s'était pas rendu à son bureau et s'était déclaré malade même s'il n'avait pas de cours à donner. Chez lui, il n'avait rien fait; il n'avait même pas desservi la table de la veille. Je l'ai invité à prendre un café chez moi.

En l'accueillant, il m'observait, les yeux à demi baissés. Il s'est aussi regardé plus longtemps que d'habitude dans

la glace de l'entrée et, ce qu'il n'avait jamais fait, il s'est assis par terre sur le tapis au lieu de prendre un fauteuil. Il vérifiait mes réactions; il testait ma patience. Il était à bout ou il avait en tête quelque projet.

C'était un plan diabolique. Durant la nuit, le conjoint était retourné à son appartement, où il avait sonné dix à quinze fois pour le réveiller. Une fois entré, il lui avait fait part, fébrile, d'une idée fabuleuse qui lui était venue pendant que la conjointe prenait sa douche. Il lui proposait d'écrire une pièce pour les adolescents d'un collège privé, une pièce qui refléterait leur vie quotidienne et forcément leur langage, parce qu'il devrait les fréquenter quelque temps. De par leur origine sociale et leur diversité ethnique, ils étaient à des années-lumière de ses étudiants habituels, que d'ailleurs il connaissait mal, ne se mêlant jamais à eux. Une pièce donc, qui lui permettrait d'écrire des dialogues où serait réduite au minimum l'influence de sa pensée corporelle. Mais, et voilà l'aspect diabolique de la chose, Noiseux soupçonnait le conjoint de le forcer à découvrir de nouvelles expressions dans un tissu social donné et partant, une nouvelle façon d'écrire, pour l'amener à reconnaître que toute conception du monde est indissociable du langage. Tout en subodorant le piège, il ne semblait pas craindre d'y tomber. Le corps instinctuel restait toujours pour lui l'organe doté de la pensée, avant que celle-ci ne soit communiquée par le langage. Il espérait, en rencontrant des étudiants de façon plus suivie, presque plus intime, s'en faire des alliés. On lui avait dit que, ne prenant que ce qui leur convenait, ils

oubliaient le reste; ils achetaient des disques plutôt que des livres; ils préféraient l'écoute des sons au soliloque de la lecture; ils écrivaient du bout des doigts, sans méthode, sur les claviers des ordinateurs, réduits, comme jamais on ne l'avait été avant eux, à chercher les lettres et à les taper là où elles se trouvaient sur les touches au lieu de prendre un crayon, un stylo pour les former sur du papier qu'ils auraient pu déchirer, salir, lisser de plaisir ou de rage... Noiseux voyait - tenez-vous bien - dans cette répartition, aussi arbitraire que rigide, de l'alphabet sur les claviers, de même que dans l'apparition instantanée des lettres sur l'écran, un pas vers la désincarnation des mots. L'humanité se rendrait compte enfin que les mots n'étaient que des montreurs dont elle se servait au besoin, mais dont elle ne faisait rien si la pensée du corps ne s'était déjà formée avant de faire appel à eux. L'écriture au clavier, en présentant les mots démembrés et en les reconstituant, mimait leur disposition génétique - c'est son propre terme! - à se laisser choisir et la faculté des humains à mettre les mots à leur service.

Il parlait, je l'écoutais, et je ne pensais pas à préparer le café. Il était de plus en plus livré à ses hantises, au point qu'il faisait flèche de tout bois. Et stupéfait, je l'ai entendu me proposer de faire un voyage avec lui et le conjoint. Je m'attendais à quelque destination incongrue. Eh! non, il s'agissait d'un voyage à l'acide, comme on disait dans les années 60. Nous étions en plein diabolique petit-bourgeois.



- Quant à se mêler à la nouvelle génération, partageons ses expériences, lui avait dit le conjoint.

L'acide amplifierait les visions de son esprit, forcerait son corps à réactiver des sensations oubliées et en découvrir de nouvelles. Noiseux était emballé. Il y tiendrait la preuve que le corps pensait avant de parler; il aurait sous la main, ou sous les yeux, cette faculté cognitive et expressive qui selon lui préparait la chair et l'esprit à trouver les mots... pour le dire!

C'est alors qu'il m'a expliqué que trouver les mots pour le dire, autre expression de la sagesse populaire, était la preuve que les mots venaient après quelque chose d'inévitable, après ce **le** vital. Il existait un **le** avant qu'on entreprenne de **le** dire. On vivait, on expérimentait et on pensait ce que contenait ce **le**, et par la suite on trouvait les mots qui le disaient. Le corps sans les mots était aussi vif que le joueur de foot sans ses mains et c'étaient les deux, le corps comme le joueur, qui devaient d'abord tirer au but pour être gratifiés, l'un de la victoire, l'autre de la parole!

Je n'ai pas insisté. Il ne voulait plus du café, qui n'avait été qu'un prétexte. Et croyez-le ou non, j'ai accepté de me rendre chez lui, le lendemain soir, pour être du voyage. J'étais fasciné par l'impact qu'aurait cette expérience sur sa lubie et, vaniteux, j'avais le sentiment que si jamais ça tournait mal, mon sens des responsabilités prendrait le dessus sur le produit chimique qui ravagerait alors nos cerveaux.

Et le conjoint serait peut-être moins poseur sans la conjointe. J'avais aussi lu Ginsberg et Timothy Leary.

J'étais influençable. Et un enquêteur-né ne refuse jamais une enquête, n'est-ce pas ?

### LE VOYAGE

Le soir venu, assis autour de la table que Noiseux avait enfin desservie et nettoyée, on s'est demandé tous les trois si l'un de nous ne devrait pas se limiter à quelques verres d'alcool, pour mieux intervenir en cas de besoin. Mais à qui retirer le droit au paradis annoncé ? On n'a pas eu ce courage. On a appelé René, un ami commun. Il nous téléphonerait deux ou trois heures plus tard. Il obtiendrait des réponses étonnantes, mais ne devrait s'en mêler que si l'angoisse lui paraissait véritable, plus existentielle que verbale.

- Comment détecter cette catégorie d'angoisse ? a-t-il demandé, pince-sans-rire.

La réponse de Noiseux a été prudente. Un être angoissé, devant l'étalage de paroles qui se présentaient à lui, ne choisissait pas les mêmes qu'au moment où il avait sa lucidité.

- Tu me donnerais un exemple ? a renchéri René, imperturbable à l'autre bout du fil.

Noiseux a gardé son calme.

- Plus l'esprit a le choix des mots, dit-il, plus il veut déjouer la réalité, et l'esprit dira que tout va bien quand tout va mal. Mais si l'esprit se dit prêt à se jeter par la fenêtre, cela signifiera au contraire que tout va bien.

Le conjoint m'a regardé, et on a éclaté de rire. On n'avait encore rien pris. Que serait-ce sous l'effet de l'acide ? On a trouvé prudent de donner à René le numéro de la conjointe qui demeurait tout près, et on lui a répété, deux

fois plutôt qu'une, qu'il ne devait appeler l'épouse qu'à la dernière extrémité.

Enfin, chacun a avalé sa tablette, blanche ou grise, mais sans goût. On s'est sentis tout drôles plus rapidement qu'on l'aurait pensé. Le conjoint est resté à la table; il s'était promis de prendre des notes.

- Ça pourra servir à l'écriture de la pièce, a-t-il dit.

Cela me l'a rendu plus sympathique. De son côté, Noiseux marchait de long en large, et moi, je m'étais assis dans le coin salon, devant le téléviseur. Mais on l'avait éteint. On voulait rester le plus isolés possible. Nous concentrer sur nos sentiments, nos sensations. On attendait que notre cerveau s'ouvre à un nouveau monde et on est passé tour à tour de la conviction du catéchumène aux affres du doute, comme de l'indifférence totale à la folle espérance d'une révélation prodigieuse.

La parole s'est d'abord mise à parler toute seule. En automate. On se parlait à soi-même. La communication était presque absente. On entendait son prochain, mais on ne lui répondait pas. Par la suite, on a répété les mêmes choses. Déboussolés ou tête coupée du corps, on devenait les jouets de la parole, condamnés à redire des mots qui n'atteignaient jamais leur but. On ne s'en inquiétait pas outre mesure, on nageait en pleine mer visuelle.

Le conjoint écrivait sans arrêt. Son voyage était l'écriture du réel; il changeait tout en mots. Imaginez la scène. Le conjoint écrit à la table du coin salle à manger. Moi, assis ou debout, partout et nulle part, j'attends de ressentir un effet. Si j'en perçois un avant-goût, je ne peux

l'identifier. Qui m'assure que je ne l'invente pas pour me prouver que la pilule psychotrope en vaut la peine ? Noiseux passe et repasse devant moi. Tout à coup le conjoint se met à dire tout haut ce qu'il écrit.

- C'est terrible. C'est grave. Je veux être sûr des choses. Je suis un ordinateur. Je ne sais pas ce que j'aime. Soufflant, pleurant, criant. Avant de se demander quelle musique on aime, il faut se poser la question fondamentale : est-ce que j'aime la musique! Il faut absolument que Simon...

Simon, c'est mon prénom.

- Vous en avez pris, dit-il. Je suis prisonnier de mon for intérieur et du monde extérieur. La capitale du Japon, c'est Hong-Kong... Mais non, c'est Tokyo la belle. Ma langue est là, dans ma bouche; je le sais. Et moi, je ne me retrouve plus. Soufflant, respirant fort. Vous me voyez parti. Vous êtes partis vous-mêmes. On se découvre, on se découvre... Simon se compromet.

- J'ai senti que le conjoint ne se compromet pas, dit Simon. Noiseux non plus, d'ailleurs.

- Dès que je m'abandonne, j'ai de la difficulté à vous retrouver, dit Simon. Je le sais que tu le sais, Pierre Noiseux. Il faut que j'aille aux toilettes. Je vais me retrouver. Il faut que je m'assois. Taisez-vous, c'était beau, beau...

On écoutait de la musique, le cinquième concerto pour piano de Bach ou la 40e de Mozart ou les Moody Blues...

- Il faut que je rie, que je pleure. C'est insupportable! Ça déchire l'âme, biologiquement, physiquement. Oui, l'âme en mille miettes. J'ai chaud, j'ai froid. La neige, la

montagne, l'air pur sont fantastiques... Être ou ne pas être, c'est une question. C'est la question fondamentale. Il n'y a pas de logique. Tout est logique, Simon... Écoute, écoute la musique. Je n'en puis plus...

- Je vous vois me voir, dit Simon. Je me sens les lèvres chaudes, enflammées, j'ai envie d'embrasser le monde.

- Simon fait des confidences. Il se rappelle ses maîtresses, ses putains des bas-fonds. Je suis ce que je suis et la musique est fantastique... Simon est parti. Il voyage, les bras tendus vers le ciel. On sonne!

On avait sonné. Un étudiant du conjoint venait aux nouvelles. Il l'a renvoyé le plus gentiment possible. Il est revenu en nous disant que le jeune homme avait le visage vert. Il avait pensé l'inviter, mais ses amis en savaient déjà trop sur nos dérives psychoanaleptiques... Nous n'écoutions pas ce qu'il racontait. Il s'est remis à écrire. Pierre, étrangement, ne s'est pas vexé que le conjoint ait donné son adresse à un étudiant. Il a continué à marcher de long en large en tenant une bougie qu'il avait allumée. Avec des airs de chanoine.

Le scribe vociférait.

- Je m'arracherais les cheveux... Il faut faire des choses. Simon, qu'est-ce que tu racontes ? Simon dit qu'il est un monstre. Il nous cache des choses. Des choses ressortent qu'il ne peut s'empêcher de nous raconter.

Simon dit :

- Si mes maîtresses me voyaient...

Simon demande :

- Mon Dieu, qu'est-ce que je raconte ?

Simon constate :

- Le cadre d'un tableau s'est cassé... Enfin, quelque chose de logique. Ah! il faut que je prenne le balai et fasse la ménagère. J'ai peur qu'on ne se retrouve plus...

Simon est appuyé sur la porte et il rit. Il a des sensations. Des sensations de spermatozoïde! Elle est sympathique cette vieille chinoise...On avait parlé tout à coup d'une vieille secrétaire qui parlait pointu et qui ressemblait à une Chinoise.

- Mais, Pierre, qu'est-ce que tu fais avec ce masque de Chinois ? Pierre Noiseux, arrête ta sonnerie de machine à écrire. Ding-ding. Tu ressembles à un patron exécrationnel avec ton masque terrifiant. Ding-ding...

Ce masque, on le voyait quelquefois parmi les livres de Noiseux; il avait été porté par le comédien qui jouait le spectre du roi assassiné, dans *Hamlet, Prince of Denmark* que les étudiants avaient joué deux années auparavant.

- Tu ne peux voir ce que je vois. Je suis parti. Je me sens intensément. Je ne puis arrêter d'écrire. Compris, Noiseux ? Arrête de me torturer. Enlève ton masque. C'est affreux, tu n'es plus Pierre Noiseux. Arrête de me regarder écrire. Simon, tu rationalises trop. Laisse-toi aller, abandonne-toi. La symphonie des jouets de Haydn... Cesse de jouer avec ce masque... Simon parle des amants de ses maîtresses, ou de ses propres amants ? Pierre, et son besoin de porter une bougie allumée. Pierre Noiseux est un porte-bougeoir.

- Simon, tu m'emmerdes. Cesse de me regarder.

Il veut téléphoner à ses parents!

Pierre dit :

- Éclaires-tu, maudite chandelle ?

Il rit comme un dément. Qu'est-ce qu'il a à rire comme un dément ? Pierre s'amuse comme un enfant. Simon vit des choses fantastiques. Son coeur est comme une feuille de palmier.

Accroché sur un des murs et encadré sous verre, il y avait un papier japon où un peintre avait créé l'empreinte d'une feuille de marronnier imbibée de couleurs.

- Je vois le mur s'avancer vers moi, dit Simon. Ces couleurs! Ah! la feuille bouge, et mon corps bouge comme cette feuille. Mes yeux roulent et nagent dans les fleuves de couleurs qui arrosent les nervures de cette feuille... Arrête! Arrête! Je vais mourir. M'écraser contre le ciel... Tout tremble. Les moindres parcelles de mon être palpitent. J'ai la sensation d'un orgasme fantastique... Ah! merde! Ces couleurs! Quelles couleurs! Quelles orgies de rythme! Quelle nuit fantasmagorique! J'ai l'impression de posséder le monde. J'ai la sensation de ne plus me sentir. Je suis invisible. Cette feuille! Elle se gonfle, se contracte... Des couleurs brunes, bleues, vertes... Je ne veux rien écrire. Je vis les choses, moi...! dit Simon. Je suis une...

On n'a pu déchiffrer les deux derniers mots qu'avait griffonnés le conjoint. Ils étaient suivis, répartis sur trois lignes, de points d'exclamation ou de barres obliques espacées; on a lu *vrille contenant* ou *vieille centenaire*... À moins que ce ne soit la vieille chinoise qui revenait me hanter, moi, Simon.

Le conjoint avait arrêté d'écrire. On a parlé à René au téléphone. On lui a dit qu'on s'apprêtait à sauter par la fenêtre, donc tout allait bien; que le conjoint avait écrit;

que Pierre se promenait avec une bougie dans le but noble et maniaque de modifier l'éclairage des pièces; que moi, je vibraïis devant une feuille de marronnier qui scintillait; une large feuille où la sève reprenait vie en couleurs démentes sur le mur qui s'enflait, s'avancait, se rétractait, bougeait, s'enflait à nouveau.

J'avais la preuve que les choses vivaient et que je ne les avais jamais vues. Mon système optique subissait l'assaut d'une substance chimique, et je percevais avec clarté les pouvoirs qu'auraient mes yeux si je les nourrissais toujours d'acide ou si j'imprimais sur leur rétine les images engrangées durant ce voyage en y ajoutant les innombrables intuitions surgies dans les méandres du processus délirant et objectif...

Je délirais. Peut-être.

On est sortis. Non. Notre départ fut pluriel et solennel. Nous sommes sortis avant l'aube et comme tous les idiots qui ont passé la nuit dans un autre monde, nous avons marché et couru devant un soleil qui se levait, là-bas, derrière les maisons, de l'autre côté du fleuve. Chacun a mangé deux hamburgers et deux ou trois hot-dogs, relish et moutarde, relish ou moutarde, avec oignons et sans oignons, avec les frites du seul Grec du coin qui les faisait les plus croustillantes au monde, tandis que l'organisme gigantesque de notre nuit aux armes de l'Acide luttait pour la survivance de ses poumons, de ses yeux et de ses oreilles, se couvrait encore de milliers de chemins et tentait l'impossible pour qu'aucune de ces routes de soleil et de pluie ne s'engouffre ni retourne dans l'ère d'avant l'Acide, pendant que les frites du Grec



regorgeaient de lucidité croquante, autant que nos pensées maternelles, héroïques, se passant au fil de l'épée. Sur le fil du rasoir...

On se sentait plus camarades que jamais, et on a écouté Noiseux. Se léchant les doigts et les replongeant dans les frites qui craquaient sous la dent, il nous a raconté les combats de géants que les hommes se livraient dans les temps héroïques de la Grèce pour découvrir l'être des choses, des humains et des dieux.

- Ah! disait-il, nous voulons tout savoir, et nous oublions de chercher la réponse à la question de l'être. Qu'est-ce que l'être ? a-t-il demandé aussitôt.

Dans notre vie d'avant les psychotropes, on ne l'aurait jamais écouté, mais ce matin-là, l'âme retournée, on buvait ses paroles et on répondait à ses questions. On a énuméré au hasard les éléments qu'on avait déjà glanés dans nos lectures. Ils n'étaient plus que des bribes de souvenir.

- L'hydrogène et l'hélium...

- L'azote et l'oxygène...

- Avec du carbone!

- L'être se résume donc à la matière, a décrété Noiseux.

- Oui, l'être est ce dont nous sommes faits.

- Vraiment tout ce dont tu es fait ? m'a-t-il demandé, sûr que je n'en savais rien.

Je sentais qu'il y avait là, une attrape. Alors, le conjoint et moi, nous avons mordu une plus grosse bouchée dans nos hot-dogs.

- Mangez, mangez, rustres que vous êtes, a-t-il ronchonné. Si vous ne savez ce que veut dire le verbe

être, vous risquez d'oublier d'exister et vous mourrez, là, sur place, comme on le raconte dans les Écritures.

- Quel livre de la Bible ? a demandé le conjoint.

- Souvenir imprécis de jeunesse, s'est défilé Noiseux.

Je l'ai réaiguillé sur l'être.

- Tu me demandais si l'être était vraiment tout cela dont je suis fait, ai-je opiné de la voix, sinon du bonnet... À cela je répondrais oui et non. L'être n'est pas seulement ce dont je suis fait, mais il est aussi tout cela d'où je viens, dont je suis fait, et où je vais.

- Ce tout cela serait-il donc de la matière ?

- Ah! pourquoi pas ? a dit le conjoint. Où veux-tu en venir ?

Noiseux a éclaté de rire. Il a dit qu'il ne le savait pas lui-même. Il a pris une autre bouchée dans son deuxième hot-dog. Mais on n'en était pas quittes pour autant, et moi-même j'en aurais redemandé dans l'espoir fou que cet être impénétrable me remette sur les rails de la vie bienheureuse que j'avais menée durant la nuit où, bien que l'impossibilité de franchir la conscience des autres ait été centuplée au point d'en devenir tragique, je m'étais à peine senti malheureux que les deux autres n'arrivent pas à voir dans le réel qui nous entourait, l'audacieuse beauté qui me fascinait et n'avait, semblait-il, de raison d'être que pour moi seul, moi et mon corps toujours seul...

- Il est étonnant, a dit Pierre en se levant et en appuyant ses mains sur la table comme font les professeurs - nous étions les seuls clients du restaurant à cette heure matinale - que tous les trois nous ayons trouvé normal de

cerner l'être comme étant à la source de la vie, et non, par exemple, de le saisir dans le fait que nous existions, que nous vivions, que soyons heureux ou malheureux.

Et les yeux au plafond, il a commencé un monologue où tout en chuchotant, il mordait dans les mots plus que jamais.

- Des êtres existent. On n'en finirait pas de les nommer. Ils originent d'autres êtres aussi nombreux qui ont surgi d'amibes ou de je ne sais quoi, d'éléments de matière, de matière invisible ou d'énergie noire. Mais qu'est-ce qu'exister ? Pour certains, ce serait le fait d'être au monde, mais dès que je viens au monde, je suis déjà en relation avec lui. Qu'est-ce donc, par la suite, que ce fait d'être ? Sans écrire ma vie et sans préciser pourquoi je vis, je voudrais savoir non ce que je suis, mais ce que signifie le verbe être.

Il a penché la tête pour dire, comme en aparté, que les pédagogues modernes avaient oublié, par impudence, d'approcher cette question dans leurs mesquines manigances audio-visuelles et cinématographiques. J'ai voulu en savoir plus, mais d'un geste de la main il a montré que c'était peine perdue. C'était aussi la fatigue, à la fin d'une nuit blanche. Il s'est rassis, mais s'est remis debout pour nous raconter, d'une voix souvent trop forte, l'histoire des géants de Platon, la gigantomachie de son dialogue, *le Sophiste*.

Au moment où Platon, sans raison apparente, décrivait comme un combat de Titans le débat entre les premiers philosophes, Noiseux disait qu'il frémissait à chaque fois qu'il en lisait le texte grec ou la traduction. Il ne suffisait

pas à Platon de déclarer que tout était matière pour un groupe de ces philosophes, mais il les montrait les mains pleines de rochers et de chênes, en train de ramasser ce qui pouvait traîner dans les cieux ou se cacher dans l'invisible pour le tirer après eux, sans aucun outil ni machine. Le corps de ces hommes se contractait et se résumait à des mains énormes, capables d'entourer chênes et rocs! La terre, les mains, les pierres, les arbres, le corps et encore le corps, c'étaient les premières images de ce combat de géants, la vision somatique du premier groupe de philosophes titanesques. Noiseux avait repris sa place sur son banc, pour nous regarder chacun dans le blanc des yeux et dire, en prenant tour à tour le pot de moutarde et le pot de ketchup et en les posant avec fureur comme des pierres ou des chênes sur la table, que si un Platon voyait d'abord et montrait avec insistance le corps de ces Titans-philosophes qui cherchaient à convaincre leurs frères humains que tout l'être était matière, tout entier ou tout multiple et divisible qu'il fût, il ne voyait pas pourquoi, lui, petit professeur d'allemand, dans un petit pays vasouillant dans les marécages de la suffisance et de la surdité, il ne mettrait pas ses espoirs dans un corps qui penserait sans parler, dans un corps qui sauverait notre être, par sa force, sa ténacité et ses antennes captatrices.

La pensée corporelle revenait nous hanter!

Noiseux avait déplacé et replacé trois ou quatre fois les pots en plastique; il les a repris et a fait gicler deux ou trois jets de moutarde et de ketchup qui ont formé des pâtés, puis des boules jaunes et rouges dans son assiette

de carton. Avec un grand sourire, il a conclu qu'il avait tort, qu'il aimait lire des histoires, comme celles qui racontaient les batailles autour de l'être. Elles lui apprenaient la façon dont les premiers hommes approchaient la connaissance. Il n'y avait que cela, connaître. Les études ne devaient pas servir à se gaver des images, des choses et des êtres, mais à nommer l'être, le répartir, le répertorier et le distribuer à l'infini jusqu'à ce que la mort survienne dans notre esprit.

Avec sa fourchette, il a mêlé les boules de ketchup et de moutarde.

- Faites comme si je n'avais rien dit, a-t-il marmonné.

Était-ce l'émotion ? La fatigue accumulée ? La honte de s'être donné en spectacle devant de plus jeunes, qui pourtant ce matin-là voulaient apprendre quelque chose de lui, sans savoir quoi ? Il pleurait.

C'était peut-être un autre rituel de ces voyages dans les élévateurs immobiles de l'ergot de seigle d'où provient, vous le savez, le LSD, la Lyserg/Saüre/Diäthylamid, l'acide lysergique diéthylamide... Le conjoint lisait à haute voix une page de la bible de l'époque, la revue *Mainmise*.

C'était samedi matin. Deux ou trois autres clients étaient entrés et commandaient des déjeuners, des cafés. Nous commençons à déambuler dans le rez-de-chaussée de la vie quotidienne. La serveuse a desservi. Aucun de nous trois n'avait d'argent. J'ai trouvé ma carte de crédit dans *Mainmise*. Nous avons parlé de l'avenir. Noiseux songeait à la possibilité d'insérer un voyage à l'acide dans sa pièce. Le conjoint voulait téléphoner à la

conjointe, et je me demandais comment subtiliser les feuilles qu'il avait écrites durant la nuit. On est finalement rentré chacun chez soi.

À la fin de l'aventure, même si on avait été les témoins d'images et d'événements marquants, il n'en restait que des mots tracés à toute allure sur de grandes feuilles blanches, format légal ou papier ministre. Le voyage avait donné des mots. Noiseux a eu beau jeu d'y voir la preuve qu'ils côtoyaient le réel, sans le nourrir pour autant. Un sophisme, car ils avaient restitué les faits et l'atmosphère de ces heures où l'on flottait entre deux mondes. Il n'en était pas moins significatif que pour le conjoint, son odyssée s'était scindée en phrases qui n'étaient pas du genre *Ça parle en moi*, mais plutôt le reflet de ce qu'on faisait autour de lui. Il n'aurait pas vécu en tant que lui-même; il aurait été le scribe de notre réel, un peu comme dans les théories de Noiseux où les mots ne servent qu'à mettre la pensée corporelle en parole.

Par contre, on peut s'étonner de sa rapidité à rédiger son procès-verbal. Nous écoutait-il vraiment ? Ne subissait-il pas l'influence d'une parole étrange dont il prenait la dictée ? Quant à compliquer les choses, il faudrait admettre quatre paroles, celles des trois participants et une autre, secrète et inaudible, qui aurait surgi en même temps, sinon plus vite que la pensée de l'écrivain. Ça aurait donc parlé en lui... On revient au point de départ : parole et pensée indissociables ou non.

Vous vous doutez que ce n'est pas Pierre Noiseux qui aurait émis de telles hypothèses ni pendant ni après ce voyage.

### L'EXPERTISE

J'ai trouvé chez moi une de mes amies, que le conjoint appellerait sans doute une ancienne maîtresse. Elle avait la clef depuis longtemps; elle est entrée pour m'attendre. Elle s'inquiétait. Elle avait tenté de me rejoindre au téléphone toute la soirée.

J'aurais préféré qu'elle ne sache rien du voyage à l'acide. La ville entière allait l'apprendre; elle écrivait dans un des journaux de la région. Mais ce matin-là, encore survolté, je n'avais aucune envie de dormir et je lui ai tout raconté avant qu'elle me le demande, comme si j'étais chargé d'annoncer au monde entier que les hallucinations se mettaient enfin à sa portée. Il suffit d'ailleurs d'en parler pour retrouver les frissons, les couleurs, les parfums, ou les miasmes de ces nuits. Il est d'ailleurs significatif qu'on soit incapable de garder la bonne nouvelle pour soi; on se croit les François d'Assise du siècle; l'âme dépouillée de ses remords, et le corps nu si possible, on partagerait les secrets de Wall Street avec les pauvres en Jésus-Christ et le programme du parti révolutionnaire le plus secret avec les beaux enfants des riches.

J'ai voulu commander une pizza! Elle m'en a dissuadé. On a pris un café et elle qui déteste qu'on lui fasse la lecture, elle a accepté que je lui lise le procès-verbal; il fallait avoir été du voyage pour déchiffrer l'écriture supersonique du conjoint. Elle a ri. Quelquefois. Mais

avec réticence. Je la sentais agacée de cette aventure que trois hommes avaient entreprise sans surveillance, sans consulter. Sans elle, en somme. Elle a jugé, pourtant, qu'il lui revenait de commenter l'expérience.

- L'un écrivait, dit-elle, Noiseux éclairait les murs ou se cachait sous un masque et toi, tu vibraï.

- Les autres aussi. Sur la musique.

- Peut-être. Mais j'y vois un triangle.

- Tu fais dans la trigonométrie, maintenant ?

- Attends voir. Dans un des angles, le scribe et son texte; dans un autre, le German Teacher et la lumière; dans le troisième, mon beau Simon, avec la sensation...

Elle s'est tue un moment pour prendre son air tragique.

- Tu sais ce qui me trouble ?

Je savais que je ne devais rien répondre.

- Tu as dit, que tu vivais au lieu d'écrire.

- Je parlais. J'ai parlé tout le temps.

- Oui, tu parlais. Et dans un de ses sommets exaltés, tu découvres que tu vis les choses, toi. Je vis les choses, moi! Comme si l'écriture empêchait de les vivre.

J'ai pris le parti d'en rire.

- Où veux-tu en venir ? Quand on écrit, on ne peut pas agir en même temps. On ne peut pas faire deux choses à la fois.

- Pourquoi ce ne serait pas la même chose dans le cas de la parole ? On vivrait d'abord, puis on penserait, et par la suite on parlerait ou on écrirait...

Était-elle en train de succomber aux idées de Noiseux ? Elle ne le connaissait pas, pourtant... Je n'aimais pas ça. Cependant mon cerveau n'en continuait pas moins à



capter ce qu'elle disait. Sous quel charme ? Je ne sais pas. Vous ai-je dit qu'elle était très belle ? Je devais me méfier, enfoncer mon esprit derrière de fortes murailles baignées par des douves remplies à ras bord. Pour tout dire, cela m'ennuyait. Mes phrases devenaient embarrassées, et je n'avais pas envie de me disputer.

- Mais tu disais cela devant Noiseux, un homme qui cherche à écrire des oeuvres autonomes, coupées de lui, à l'image de sa parole qu'il veut indépendante de sa pensée, de ses sensations, de son corps pensant...

- C'est un hasard.

- Inconscient, tu apportais des éléments de preuves à ses théories. Il portait une bougie; il vous éclairait. Il tournait autour de cet homme, que je ne connais pas...

- Le conjoint ?

- Oui, comme tu dis. Drôle d'idée de l'appeler comme ça. Un peu méprisant, non ?

- Alors, quoi ? Oui, il tournait autour du conjoint avec sa bougie. Tu voulais dire quoi ?

Elle n'a pas aimé ma façon d'insister. Une femme n'insistait jamais, sans doute, du temps des années 60. Mais une journaliste pardonne aux explorateurs. Elle a repris lentement, comme si elle parlait à un enfant.

- Noiseux portait une bougie et vous éclairait. Il tournait autour du conjoint qui écrivait, et de toi devant ton mur, en train de penser et de décrire les visions que ton oeil, disons, creusait dans la feuille de marronnier, agressé et charmé par elle...

- Ce n'est pas Noiseux qui me faisait parler! Je parlais comme une machine. Ça venait de moi, de ma pensée.

Où veux-tu en venir ? Je n'avais pas besoin de chandelle pour parler!

- Je ne dis pas qu'il te faisait parler. Tu as dit que tu vivais au lieu d'écrire; lui non plus, il ne parlait pas, n'écrivait pas, il t'éclairait. J'y vois la vie du corps, le tien, un contact établi par une lumière et pour finir, les mots écrits. C'est la représentation symbolique de l'acte de la parole selon Pierre.

Elle l'appelait Pierre, maintenant! Et elle adorait me parler comme à un élève. Elle a continué d'un ton encore plus maternel.

- Il y a peut-être, Simon, dans tout acte de langage une sorte de bougie qui transmet la pensée du corps à la voix qui par la suite se décide à choisir un mot ou un groupe de mots pour les dire... C'est comme dans votre voyage, le corps qui se découvrait sensible à la feuille de marronnier, plus une bougie éclairante et enfin les mots, ceux que tu disais et ceux que le conjoint écrivait sur la feuille.

C'était bien elle! Mais ses conclusions symbolistes ne me parlaient pas, à moi. Et je m'endormais. Je lui ai demandé en grâce de les garder pour elle et n'en rien dire à Noiseux. On lui dirait que le procès-verbal était illisible, que je l'avais jeté à la poubelle. Elle s'est montrée heureuse de participer à un complot gentil. Il ne servait à rien de le troubler davantage. Elle s'est levée en décrétant que mon café n'était pas bon; elle en faisait un meilleur avec sa nouvelle cafetière; je devrais en acheter une semblable; le conjoint et Noiseux aimeraient son café, etc. Elle me faisait marcher. Je n'ai rien dit. Je

rinçais les tasses sous le robinet. Elle m'a quitté de très bonne humeur.

La vie ordinaire de trois hommes avait été violée, avec leur consentement, par une substance chimique et avait été mêlée à la lumière d'une bougie que l'un d'eux, masqué, promenait autour d'un autre qui voyait les murs bouger et d'un troisième qui écrivait les paroles qu'il entendait, disait ou pensait. Et rappelons-nous qu'il avait peur du masque.

J'aime croire que la parole et la pensée s'éclairent et se mettent à jour l'une l'autre. Mais elles avancent masquées pour mieux s'ignorer. Elles imiteraient alors la guérisseuse hypocrisie de certaines femmes qui veulent nous endormir... Cessons ce bavardage.

Deux ou trois jours plus tard, je recevais par la poste un pensum de Noisieux. J'avais presque oublié les premiers. Ses textes de fiction avaient pris la place. Si j'ai bien lu, c'était son dernier. Une sorte de conclusion ou de mise au point.

### DERNIER PENSUM

Encore un mot sur les mots. Je reprends ce tonneau des Danaïdes et cette toile de Pénélope en vous donnant trois exemples, des images et encore de la couleur.

Si je vois une jambe nue, un visage rayonnant ou une pelouse couverte d'une neige épaisse, je ressens avant d'en parler le plaisir de les regarder, je m'imprègne de leurs formes, de leurs couleurs ou de leurs odeurs et je les conçois dans ma sensibilité en tant qu'idées, tout comme l'estomac absorbe et digère les viandes, les alcools ou le caramel fondant. C'est par la suite que se mettent en branle les fichiers ou les claviers des mots. Ceux-ci sont offerts à une pensée corporelle déjà constituée, comme sont présentées les denrées aux chalands dans un étalage. Je prends telle ou telle expression parce qu'elle convient aux contours de la jambe, à la lumière du visage ou à l'abondance de neige qui cache le gazon dans la cour de la maison. Si les mots risquent de rétrécir l'ampleur de ma vision, ils ont toutefois l'avantage de la cadrer dans ma tête qui, sinon, implorerait sous la pression de ce monde qui s'engouffre par les orifices et les pores de mon corps, cherchant à se répandre dans mes membres et mes organes qui deviendraient comme les tentacules d'une pieuvre inassouvie... Je suis serpent, chien, corps à la peau blanche ou noire avant d'être une tête qui parle. La parole est un état second, et non l'état premier de mon être-au-monde, comme voudraient nous le fourrer dans l'esprit les philosophes narcissiques du langage.

Il y a moi et le langage; et l'un peut aller sans l'autre.

Pensez encore cela  
Avant d'en dire les mots  
Derechef et coup sur coup  
De plus belle encore un coup

Pierre Noiseux

Je lui ai demandé, le lendemain, si une remarque de Heidegger suffirait pour démolir sa théorie.

*Où (...) l'homme prend-il cette prétention d'arriver jusqu'à l'être d'une chose ? L'homme peut la prendre seulement là où il la reçoit. Il la reçoit de la parole que le langage lui adresse. (...) L'homme parle seulement pour autant qu'il répond au langage en écoutant ce qu'il lui dit<sup>2</sup>.*

Que c'est beau, diront les imbéciles, répliqua Noiseux. Cela ne veut rien dire. Nous consacrons tous notre vie à écouter le langage et à lui répondre dans un dialogue d'égal à égal. Heidegger n'a rien inventé. Et il ajouta que les prétentions du philosophe allemand n'étaient pas plus fondées que les siennes. Il y avait plusieurs Heidegger, dont il précisait ne pas aimer la fascination pour les anciens Grecs et la race de ces Aryens qui auraient repris le flambeau de la Pureté, de la Beauté des corps sains..., et de but en blanc, il revint à Rimbaud, cet adolescent qui, plus fou que lui, se croyait un autre, quand le professeur Noiseux restait tout simplement lui-même quand il écrivait. Et en parlant, il brandissait une édition bilingue grecque et anglaise de *l'Éthique à Nicomaque*.

### *L'ÉTHIQUE À NICOMACHE D'ARISTOTE*

On m'avait laissé savoir que plusieurs lui reprochaient l'étalage qu'il faisait de ses lectures. Pourtant il en parlait rarement, même s'il côtoyait ses livres jour et nuit. Il commençait une lecture; il en terminait une autre; il y entrait et en sortait, disait-il. Il lisait plusieurs d'entre eux sans trop savoir pourquoi, sinon dans l'espoir de comprendre les êtres qui l'avaient précédé et d'assimiler les idées qui le bousculaient, le bombardaient comme les ondes hertziennes traverseraient nos neurones et nos synapses à l'affût de tout récepteur. Il s'entourait des mots, mais il se devait de parer leurs attaques et les tenir à distance. Il subissait trop d'invasions; trop de textes l'attendaient sur les tables ou rangés dans les rayons. Quand il les ressortait, les ouvrait, et les feuilletait, pour enfin les laisser ouverts, il savait sur-le-champ que les pages qu'il n'avait pas encore lues, le regardaient, hagardes, avec des airs de reproche, suintant l'angoisse...

Je l'interrompis

- Que disait Aristote ?

- Aristote écrivait...

Noisieux était monté sur une chaise, croyez-le ou non.

- Aristote écrivait, disait-il...

Il s'est mis à réciter une phrase en grec ancien, avant de daigner me la traduire.

- C'est-à-dire, a-t-il crié comme envoûté, l'art se consacre à la création de l'être, à la mise au monde de l'être, à l'être qui peut devenir autrement. Les occupations de l'art visent les choses qui peuvent exister

ou non, et la cause efficiente de telles choses est dans celui qui les fait et non pas dans la chose faite.

Nous sommes, vous comme moi, si nous l'écoutions, à une ligne précise dans les manuscrits d'Aristote, disons à la fenêtre 14 de l'immeuble A du lager 1140, ce que les éditeurs de toujours transcrivent en 1140 a14.

Mais y avait-il à se réjouir ? À l'entendre, oui. Descendu de sa chaise, il cognait du pied sur le plancher et du poing sur une table en scandant une paraphrase d'Aristote que j'ai notée du mieux que j'ai pu.

- Quand on crée, m'entends-tu ? on fait une chose qui pourrait ne pas exister. D'où - et il élevait la voix sur ce d'où -, elle n'est ni essentielle ni naturelle, car sa création ne survient pas selon les lois de la nature comme pour l'enfantement ou la pousse d'une plante.

Il adorait ce genre de slalom dans un texte, et si parfois ses marche arrière ou ses démarrages inattendus nous donnaient le mal de mer, il n'en traitait pas moins la masse textuelle de façon précautionneuse, en la pétrissant avec autant de douceur que le boulanger le fait avec son pain.

Je recrache mes notes.

- Celui qui crée une chose pourrait ne pas la faire et s'il la fait, il en est la cause efficiente, le poste de commandement et de commencement. Si je sculpte une statue, je suis celui qui a sculpté la statue. Ce n'est pas toi, ce n'est pas lui, ce n'est pas elle. C'est moi qui est le Je qui a sculpté. Le sculpteur n'est pas plus un autre que l'écrivain ou le compositeur. **Je** n'est pas un autre; il a fait quelque chose qui n'est pas lui, une sculpture, une

écriture ou une musique qui sont des êtres différents de lui. Ce n'est pas le Je qui est un autre, mais sa création, son langage, son style.

Il s'est arrêté pour songer un moment.

- Il est bien possible que j'aie été dans un état second quand j'exécutais mon travail sur le marbre ou dans le bronze. Il est possible que j'aie connu les affres de la création, que j'aie eu les yeux hagards ou que ma main ait été envoûtée comme le chêne de Zeus à Dodone, mais il n'en reste pas moins qu'il faut un faiseur pour qu'une chose soit faite, et il s'est remis à parler grec. Quand il s'en est aperçu, il a assené ces phrases redoutables.

- Ce n'est pas moi qui ai fait cela, disent nos petits auteurs télévisés; je suis une autre que celle que vous pensez, disent les poétesses au visage blême. Mais c'est pourtant elles ou eux-mêmes qui nous en parlent et nous disent ce que nous devons en penser.

- C'est de la littérature! nous assèment-ils, nous assèment-elles.

- Tandis que moi, reprenait-il, je ne me voile pas aux regards sous les dépouilles de la Pythie. Je prends dans le langage ce qu'il faut pour me dire. Je prends les mots à bras le corps pour les jeter en ordre sur du papier, sur la surface des écrans ou entre les plats des livres. Cela que j'ai fait, j'ai remué ciel et terre pour le mettre à découvert et je n'ai pas le droit d'en faire l'objet d'un autre que moi. Je l'ai peut-être arraché de moi, mais il est alors dans son état d'être-en-tant-qu'être-arraché. À peine quelques filaments relie encore sa viande à la mienne. D'ailleurs, si j'ai



accroché les mots au passage et que je les ai couchés sur le papier, il est matériellement impossible que je sois sous eux ou dans leurs tripes d'encre et de papier. Ils sont autre chose que moi. Je m'oublie pour leur laisser le champ libre, sans autre support que le papier ou les langages binaires électromagnétiques. Si on est un livre, il faut vivre en livre libre. Et il a répété cette phrase en changeant tour à tour la place des mots.

- Il faut, libre, vivre comme un livre.
- Il faut qu'un livre soit libre de vivre.
- Il faut donc vivre libre, en livre libre!

Il a interrompu sa glossolalie de psychopathe.

- Ne vaudrait-il pas mieux, a-t-il demandé, jeter au feu ces amas de papier noirci ou à la poubelle ces images lettrées, ces disquettes chiffrées pour que je reste, moi, comme une seule et unique sensation ancrée dans le sol ?

Il s'est tu, un moment. Mais il a repris la parole. Oui, il s'arrachait du coeur et de la tête les oeuvres dont il était la cause. Elles n'étaient pas autocréées; elles n'étaient pas une palingénésie de lui-même; elles n'étaient pas ces phrases serpentes qui lui sortiraient du ventre comme des boyaux pour dessiner ses passions et ses idées que des critiques, des fous ou des folles, relieraient aux entrailles de sa mère ou à celles de la mère de sa mère. Non! De tout ce qu'il écrivait, il n'était que le faisant ou le faiseur... Il eut une idée subite. Il écrirait des oeuvres dont l'identité et l'altérité seraient en aussi bon état de

marche que celles des autres êtres, tout en n'étant pas entachées du caractère reproducteur des humains.

Il a perçu un agacement dans mon regard. Il m'a signifié mon congé et s'est enfermé. Il a passé les mois suivants à écrire. Des oeuvres censées répondre à ses canons de liberté. Mais il n'avait pas pour autant épuiser le filon de ses commentaires platoniques.

### **EDGAR POE**

J'aurais pu, et sans doute j'aurais dû le faire, censurer et même supprimer certains de ses postulats, et surtout ses incessantes répétitions. Mais sans elles ou sans eux, aurait-on été aussi imprégné de cette presque religieuse conception de la pensée indépendante des mots, et aussi armé pour la combattre faille après faille, hérésie sur hérésie. Et cela, toutefois, sans quelque support visuel dont nos yeux ne savent plus être privés.

Et voilà qu'un matin, j'ai trouvé par terre devant ma porte un paquet ficelé avec des chutes de film. Quand je l'eus ouvert, ma surprise fut totale. Aucun manuscrit, mais dix photographies. Chacune, montée sur un panneau de 38 par 43 cm (15 x 17 po). Des autoportraits de Pierre Noiseux. Ils m'ont semblé dix copies d'un original unique. On y voyait un homme de 35 ans, chemise noire et coiffure identiques. L'appareil muni d'un auto-déclencheur avait dû être placé en oblique sur un trépied devant lui, un peu vers la gauche, à la hauteur de ses genoux.

Mais les photos n'étaient pas identiques à cause d'un seul détail. Noiseux avait l'épaule gauche plus basse que l'autre, et sur quelques-unes d'entre elles, au contraire, c'était la droite. J'en ai déduit qu'il avait installé, en tenant compte des distances, un miroir plus loin en face de lui et qu'en tournant l'objectif, il avait photographié son reflet. Sauf pour le détail anatomique, il relevait du tour de force que la mise au point, la lumière, le cadrage, la profondeur de champ soient restés les mêmes, qu'il s'agisse ou non de son reflet dans la glace.

Une seule note, au bas de l'une d'elles, dans l'étroite marge : ces photos ne sont pas moi, JE n'est pas un autre. Le papier photo et le léger défaut de son épaule gauche, qui se transportait sur la droite dans cinq des photos, pouvaient, en partie, lui permettre de soutenir que ces autofictions étaient des objets différents de lui, mais pour le reste, du moins à première vue, son **je** crevait les yeux et ce **je** était devenu en quelque sorte un autre. Non pas un autre objet, mais un autre Noiseux. Noiseux s'était photographié et il était devenu un Noiseux autre que le premier. JE était bien un autre.

Mais dans cette autofiction, le reflet lui-même de Noiseux n'était aussi qu'une image, et une image n'est pas la chose elle-même; elle est autre parce que, tout simplement, elle n'est pas la chose et qu'elle n'habite pas le même lieu dans l'espace. On sait tout cela. Ce n'était donc plus le Noiseux réel qui était devenu autre par le subterfuge du reflet, car Noiseux n'était ni photographie ni reflet. C'était par le jeu de l'inversion de l'image dans l'objectif de l'appareil que l'épaule gauche restait

l'épaule gauche sur cinq d'entre elles; de leur côté, les photographies du reflet représentaient elles aussi un autre Noiseux par un procédé illusoire, mais double cette fois. Ainsi, le vrai Noiseux n'était sur aucune photo. Il avait donc raison d'écrire que ces photos n'étaient pas lui. Si le faux Noiseux semblait, à première vue, n'être que sur la moitié d'entre elles, les cinq autres ne le représentaient pas davantage. Le **je** de Noiseux avait créé un autre, c'était l'évidence, et je me demandais, tout en continuant à douter de la justesse de mon raisonnement, pourquoi j'avais mis si longtemps à le découvrir. Toutefois, en espérant ne pas donner dans l'ésotérisme, je ne pouvais plus dire que son je, en tant que lui-même, était un autre. Mais en même temps, je crois pourtant qu'il avait tort, que son **je** était un autre. Si Noiseux s'était photographié avec une autre personne, disons un meurtrier célèbre, il n'aurait pu prétexter qu'il avait créé un objet en tout point autre que lui et de ce fait, il n'aurait pu nier qu'il était avec cet homme recherché par la police ou encore nier qu'il l'avait bel et bien représenté sur papier. La même chose pour les lieux où il aurait pris ces clichés. Ces photos auraient beau avoir été une création devenue autre que Noiseux, l'être de Noiseux comme celui du meurtrier n'aurait pas obtenu l'impunité ni ne seraient devenus de purs esprits. C'était toujours lui qui aurait été représenté, dans des lieux repérables et avec des gens dont on aurait pu décliner l'identité. Mais je n'oublie pas, que j'avais déjà reconnu qu'il s'agissait, sur le papier photo, d'images et de reflets qui ne sont pas la chose même, et ce serait sa première objection à mes idées

d'identité civile, contiguës à la géographie... Je voulais tellement comprendre ses obsessions, que j'étais prêt à forcer la note, à biaiser mes raisonnements, sinon à ne plus raisonner du tout.

Pour vérifier un détail de l'encadrement, j'ai retourné le montage photographique, et au verso j'ai découvert un miroir où apparaissait non pas mon reflet, mais celui de Noiseux! Le choc fut terrible. À force d'entrer dans ses raisons, étais-je devenu semblable à lui ? Étais-je victime d'une illusion de plus ? Avec une stupeur encore plus grande, j'ai reconnu autour de son visage les meubles et l'éclairage de la pièce où je me trouvais; ses bras étaient les miens, ses vêtements étaient les miens - je portais une chemise blanche dont j'avais relevé les manches -. C'était moi qui devenais un autre! Comment réalisait-il ce jeu d'optique phénoménal ? L'oeuvre transformerait-elle son lecteur au point qu'il deviendrait un autre ? Avais-je perdu la tête ? Dans un dérèglement involontaire de tous mes sens ? Une nouvelle d'Edgar Allan Poe vidée de son identité, pour ne pas dire de son intérêt!

#### LA NOTE DU PHOTOGRAPHE

Je lui avais fait part au téléphone de mes réflexions ou de mes élucubrations, tout dépend du point de vue, sur son montage photo. Il était resté vague, et avait cherché ses mots. C'était sa nouvelle coquetterie. Depuis l'éclat créé par les étudiants, il parlait en hésitant. Il voulait nous convaincre qu'avant de s'exprimer il consultait les mots qui, rappelons-nous ses théories, se présentaient à lui après que son corps eut pensé.

Le soir même, il glissa une note sous ma porte. Je la cite in extenso. Tapée sur une machine avec une police nouvelle - autre coquetterie -, il commentait de façon élaborée son travail photographique, à partir du *Phèdre* (275 a) de Platon, toujours lui, dont il préfère encore donner la référence, comme s'il s'agissait d'un plan cadastral.

Chez Platon, aux environs du lot a du canton 275 des manuscrits, Socrate raconte les dits de Thamous, roi de la Thèbes d'Égypte, sur l'écriture dont lui vantait les mérites son inventeur, le dieu Theuth, de passage chez les humains.

Le roi thébain réplique à Theuth qu'avec cette écriture, les hommes cesseront d'exercer leur mémoire; qu'ils s'en remettront aux livres plutôt que de se fonder sur la parole; qu'en lisant ils feront confiance à des empreintes étrangères venant du dehors, et non à eux-mêmes pour tirer des leçons du passé.

Deux conclusions.

Si pour ce dieu de l'ami Platon, l'écriture se résume à des empreintes étrangères parce qu'elles se trouvent hors de leur mémoire, hors d'eux-mêmes, en somme hors de leur pensée, pourquoi n'en irait-il pas de même pour la parole ? Les mots ont beau entrer dans la pensée et permettre un dialogue intérieur, je prétends qu'ils ne sont pas produits par elle; ils sont des δηλώματα, des montreurs; ils montrent l'être des choses, mais il ne sont cet être ni comme image ni en tant que surgen. Et comment la pensée produirait-elle, en elle-même, les mots de toutes

les langues ? Les mots lui sont donc étrangers, même s'ils le sont de façon moins manifeste que l'écriture qui, elle, s'imprime sur un support matériel.

Deuxièmement, les photographies sont de multiples empreintes étrangères si l'on pense aux diverses étapes de leur production; et les miennes sont d'autant plus extérieures au corps, que c'est mon corps qu'elles ont pris dans leurs filets. L'oeuvre, même ressemblante, est une réalité différente de son auteur qui ne devient pas un autre pour autant, mais absent de ce nouveau réel. Il a beau se contempler dans son oeuvre, surtout si elle est photographique, celle-ci n'est plus lui. Le contemplateur se croit tourné vers lui-même, mais il a fabriqué son propre néant, renversé, fixé et tiré à dix ou cent exemplaires.

On ne doit pas juger d'un auteur d'après la chose qu'il a créée; ce n'est pas lui qui s'est altéré, c'est l'oeuvre même qui est autre. Si elle est forte, elle a de moins en moins de liens avec son auteur, et d'autant plus d'autonomie.

Pierre Noiseux  
photographe schizophrène

Je me paie une digression sur REMBRANDT

Aurais-je dû lui parler des autoportraits de Rembrandt ?

Je n'y connais pas grand chose, mais fréquenter Noiseux me rend audacieux.

Rembrandt, à mon avis, tout comme Dürer, s'il a pu approfondir par de tels exercices la connaissance qu'il avait de lui-même, n'en a pas moins créé une oeuvre qui lui est distincte. Entre autres, qu'on accepte ou refuse la

théorie selon laquelle Rembrandt, quand il peignait, n'attachait pas plus d'importance à son reflet dans un miroir qu'à un modèle qu'il aurait cueilli dans la rue ou dans une académie de peinture, ses toiles n'en montrent pas moins le passage du temps dans son corps, sur ses traits, au fond de son regard : Rembrandt devient un autre, à ce qu'il me semble, et il tient à en garder les preuves.

L'ami Noiseux, je m'en rends compte à mesure que j'écris, me répliquerait qu'il est facile aujourd'hui de concevoir le peintre à la recherche de sa dégradation physique car, n'est-ce pas, cela crève les yeux dans ses autoportraits.

- Mais, ajouterait-il, nos préoccupations actuelles ne sont pas ce qui l'habitait, lui, dans son travail. Rembrandt, à tel ou tel âge, peignait ce qu'il voyait de lui et en faisait un tableau qui n'était pas lui, qui était autre chose que lui, même si la toile le représentait, et cela sans voir vaciller son Je identitaire.

Que de nuances... Je me retiens d'en ajouter. Il est difficile de rendre justice à des idées qu'on ne partage pas. On risque de tant mêler les points de vue qu'on ne saurait s'y retrouver. Je me défile donc!

Après avoir lu son propre commentaire sur ses photos, je me suis décidé à le glisser sous le passe-partout du montage, et cette fois je n'ai pas osé le retourner pour voir si j'y étais. J'ai rangé pour de bon son oeuvre photographique au fond d'une garde-robe.



## L'ÈRE DU SPECTACLE

### LA REPRÉSENTATION

De tout l'été, Noiseux n'a plus parlé de la sacro-sainte séparation de la pensée et de la parole, et les nuages noirs se sont dissipés sur sa tête et son avenir de professeur. J'ai appris en septembre qu'il avait terminé une pièce où il tirait un parti convaincant, disait-on, de son expérience psychédélique.

Des hommes et des femmes, pédagogues assez ennuyeux, palabraient durant les premières scènes. On devenait plus humain, sinon plus tragique, à l'occasion d'un party d'étudiants chez un dénommé Snow, le personnage principal. Ce jeune professeur avait un penchant marqué pour une des filles et un désir incompréhensible, du moins selon lui, pour un des garçons. On allait tout expliquer par les vagissements révolutionnaires des années 60. Le conjoint craignait que l'intrigue, qu'il jugeait assez faible, ne touche ni les coeurs ni les esprits de ces jeunes habitués à des rebondissements, des reconnaissances, des coups de théâtre quoi! Comme au cinéma! Pour faire mousser le tout, on avait joué à fond la carte du spectaculaire avec des chansons inédites, du rock, une séquence cinématographique et une orgie de diapositives projetées sur plusieurs écrans. En somme, le bruit et la fureur! Au risque de noyer le texte, déjà moribond, dans les effets visuels et sonores. C'était peut-être aussi l'effet désiré par le metteur en scène.

Le show de Snow a remporté un succès indéniable chez les participants, leurs parents et amis, comme auprès des

fans de l'orchestre rock, mais s'est soldé par un échec auprès du grand public. Et surtout, ce qui a réanimé les angoisses linguistiques de Noiseux, l'ensemble des spectateurs a décrété que la langue des personnages étudiants était trop franchouillarde, pas assez *faubourg-fantôme*, donc totalement dépassée. Où donc était la vérité vraie linguistique et populaire ?

L'auteur s'est montré beau joueur et a fait bonne figure en participant aux partys qui ont suivi les trois représentations. On s'embrassait, on se congratulait; chacun et chacune pensait que n'eût été d'elle ou de lui, la pièce n'aurait eu aucun succès. On souriait à Noiseux, comme les enfants polis le font à ceux que leurs parents méprisent, sans qu'ils ne sachent trop pourquoi. Un fiasco, m'a-t-il glissé à l'oreille.

Le dernier soir, il est venu avec une collègue prendre un verre chez moi. J'avais aussi invité les conjoints et Jeanne - le nom de l'ancienne flamme dont je vous ai parlé -. Elle brûlait de le rencontrer. Au bout du deuxième scotch, dont il aimait la couleur et son lent passage brûlant dans la gorge, il reconnaissait qu'il avait raté son coup; il avait accouché d'un texte que rejetait la société même dont il avait voulu parler. On s'est récréé. Pour la forme. Il a conclu, presque amusé, qu'il était incapable de faire parler le réel, les vrais gens. Un point, c'est tout, et ce n'était pas une tare.

La fatigue aidant, après cette pièce trop longue, entrecoupée qu'elle était des séquences filmées par le conjoint, sans oublier les interventions tonitruantes de l'orchestre rock, on s'est cru invités à dissenter sur

l'échec de Noisieux. Il semblait de si bonne humeur, prêt à tout encaisser et tout remettre en question. Il ne maîtrisait pas toujours les dialogues, disait-il; peut-être pas assez, disait-on; il ne trouvait pas les mots qui faisaient mouche, disait-il; il en employait trop de carrément démodés, disait-on; il manquait de vision, de discernement...

- Sinon d'oreille, a dit la conjointe.

On a bien ri. Inconsciente ou méchante, mon amie Jeanne a émis l'idée que pour atteindre la vérité vraie dans ses pièces et toucher le coeur des spectateurs, il n'y avait qu'une solution, s'inspirer de ses propres expériences. Il l'a foudroyée du regard et répliqué, ce qu'elle l'avait pourtant entendu dire plusieurs fois, qu'une oeuvre exigeait une totale autonomie et que les allusions à la vie de l'écrivain faisaient l'effet de slips et de chaussettes sales, pendus à une corde avec des draps frais lavés, dans le fond d'une cour.

- Pourtant, a-t-elle encore osé, je vous ai reconnu dans le professeur qui invitait les étudiants chez lui. Dans votre appartement, a-t-elle ajouté, la garce!

Il est devenu blanc.

- Si vous avez retrouvé mes meubles dans le décor, c'est à la demande du monsieur que voici, a-t-il dit sèchement en montrant le conjoint.

- Mais je ne suis jamais allée chez vous, a-t-elle répondu avec un air de fausse ingénue. Comment voulez-vous que je reconnaisse vos meubles ?

- Certains de vos amis, madame, connaissent mon appartement.

Et il me lança le regard que le Christ a dû jeter sur Pierre après ses reniements.

- Je vous assure qu'il ne m'en a rien dit! dit-elle, en jouant l'étonnée.

Devant l'évidence, j'ai fait remarquer à Jeanne que je lui en avais parlé, le soir même, durant l'entracte.

- Je ne t'écoutais pas durant l'entracte, s'est-elle récriée avec ses airs de star. Tu n'étais pas parlable. Tu me racontais les apories intellectuelles d'un de tes amis. Un auteur de textes mort-nés, que tu disais.

Vous imaginez l'effet produit ? Elle était à chier. Je n'avais pas employé ces expressions, mais elle a soutenu mordicus que c'était du pareil au même. Parler de textes trop difficiles pour le public, c'était reconnaître l'inanité de tels ouvrages.

J'aurais tué. Noisieux me rassurait. Il ne m'en voulait pas. Il comprenait. En compagnie d'une si jolie femme, on ne devait qu'acquiescer.

La voilà insultée! Elle s'est levée et le bras dressé, la paume ouverte, tendue, comme pour le gifler! Elle s'est retenue, et elle a plutôt jeté son fiel sur les adolescents gâtés de cette pièce exécration. Ils ne cherchaient qu'à baiser avec d'autres enfants attardés qui n'étaient que des professeurs ennuyeux, sans avoir le courage de se l'avouer, encore moins de le dire. Des êtres peureux, vicieux! Des bourgeois avachis qui se prenaient pour Rimbaud et Verlaine parce qu'ils imitaient les hippies de Californie! Elle faisait son numéro de journaliste qui n'a pas froid aux yeux, pour cacher, comme toujours, sa

honte de travailler pour une feuille de chou. La tornade blonde égarée, qu'on l'appelait.

Noiseux, avec lenteur, a déposé son scotch sur la table à café.

- Madame, je suis un mauvais faiseur de pièces, c'est tout. Et quand la cause efficiente est mauvaise, la création est morbide, sinon mort-née. Je vous salue, madame. Et nous, messieurs, nous tâcherons de nous éviter.

Il s'était levé. On ne trouvait rien à dire. On l'a regardé partir sur ses jambes courtes, ses larges épaules plus affaissées que d'habitude. Il était plus atteint qu'il n'aurait voulu l'admettre. Il ne s'est pas retourné. Sa collègue, qui n'avait pas dit un mot, est disparue avec lui. Durant les mois qui ont suivi, il n'a pas participé à nos réunions. Si on se rencontrait au détour d'un couloir, dans l'ascenseur ou dans la rue, on s'adressait des saluts corrects.

#### ORPHÉE

Un beau jour, nous avons appris, que le conjoint avait demandé à Noiseux d'écrire un drame sur l'amour fou. Ils s'étaient donc revus. J'en ai été stupéfait et, je l'avoue, un peu déçu. Mais nous avons vite compris, Jeanne et moi, qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. Le scénographe, terme très *in* à l'époque, avait attiré l'attention avec sa mise en scène spectaculaire et il brûlait de recommencer l'expérience. En relançant son auteur maison, il espérait tirer son épingle du jeu. De son côté, le dramaturge avait tout à gagner. Il y aurait vu la

chance de sa vie. On s'attaquait aux amours d'un Orphée moderne.

L'idée de transposer le mythe antique, d'après Jeanne, aurait son origine dans une aventure singulière qu'avaient vécue les conjoints. Non que leurs relations relevaient de l'amour fou, elles étaient plutôt platoniques, mais deux ou trois années auparavant, le scénographe avait été la proie d'une de ces passions qu'on croit éternelles, au point de vouloir tout quitter pour une jeune fille rencontrée, un soir, à l'entracte, dans une salle de théâtre. Elle avait seize ans. Les parents d'icelle, et en sous-main la conjointe, avaient ramené à la raison les amants éperdus. Transcender l'aventure dans l'univers mythique, voulait peut-être tirer un trait symbolique, et public, sur une affaire scandaleuse qui risquait de renaître de ses cendres dans les milieux mesquins du théâtre. Quoi qu'il en soit, les deux hommes s'étaient convaincus de la nécessité de cette oeuvre et de leur capacité à égaler les plus grands.

- Anouilh, Cocteau, Gluck, Monteverdi et tutti quanti s'y sont colletés, pourquoi pas toi! lui aurait dit le conjoint dans une de ces envolées dont il avait maintenant le secret. Ta connaissance de Platon et des tragiques grecs, comme ta sagacité d'homme qui réfléchit avant que de saisir la parole pour la parler et l'écrire, quoi de mieux pour jeter un oeil neuf, moderne, sur les métaphores des poètes orphiques où les dieux, les enfers et la légèreté même des amants, dit-on, se conjugaient pour abolir une union qui n'a peut-être jamais existé! Et qui nous dit, que la source des mots ne coule pas plus vive, au-delà de nos

désirs, dans les parages d'un amour aussi sublime qu'absent!

C'était de l'aveuglement, mais Noiseux n'a pas entendu les serpents qui sifflaient sur sa tête et s'y est attelé en cheval fou. Il n'avait que des amours occasionnelles et se méfiait des grands élans, surtout de ceux des autres. À cent lieues de telles incartades, il était persuadé, avec cet Orphée moderne, de tenir l'occasion rêvée d'écrire l'oeuvre objective parfaite. N'étant pas concerné par ces amours tragiques, le langage en serait intemporel. Et cette fois, il jurait ses grands dieux que ses meubles resteraient chez lui.

Vous raconterai-je l'oeuvre orphique ? J'hésite à le faire, en voyant l'allure par trop journalistique que prend mon roman. Je vous propose donc une solution : si vous n'en pouvez plus de lire des résumés, si succincts qu'ils soient, sautez deux pages jusqu'au paragraphe commençant par *Les étudiants et leurs parents...*

Dans son adaptation du mythe, Orphée, devenu un dandy revenu de tout, parcourait les salles d'opéra du monde et, un beau jour, invitait dans son manoir d'anciennes flammes et l'unique amour de sa vie, Eurydice, qui l'avait quitté, allez savoir pourquoi, pour un autre.

Au début du manuscrit, Noiseux indiquait que cinq femmes surgissaient du dessous de la scène comme si elles montaient un grand escalier donnant sur un salon d'apparat. Il espérait créer chez le spectateur une sorte de dénivellation mentale, en voyant les femmes lui apparaître comme si elles arrivaient d'un ailleurs

inconnu, avant d'être reçues dans un lieu retranché du monde, où il serait décidé de l'amour et de la mort.

Lors de la première lecture, le conjoint lui a lancé que si les dialogues ne réussissaient à évoquer une telle *Weltanschauung* - c'est le terme qu'ont répandu les bruits de coulisse -, il ne servait à rien de préciser cette conception ou vision du monde, dans une note préliminaire.

- Toi-même, tu insistes sur le côté spectacle! a rétorqué l'auteur. Je voulais un peu entrer dans ton jeu, avec cette note sur le décor...

- Le décor, je m'en charge, et ces didascalies me mettent le feu au cul! aurait-il dit.

Il a donc renvoyé Noiseux à ses papiers et à ses mots qui pour lui, nous ne le savons que trop, devaient d'abord et avant tout montrer les êtres, les atmosphères, comme les sentiments et les choses, tels que sa pensée les avait engendrés, dans un monde hors des langues. S'il n'y arrivait pas, sa théorie en prendrait pour son rhume. Il avait préféré temporiser, et retraiter.

- Cependant, m'a-t-il dit en confidence, il est curieux qu'un homme de théâtre comme le conjoint n'ait pas compris qu'une scène, avant la parole, est le lieu par excellence où la pensée existe sans les mots, même si elle leur garde une place de choix... Que fait-il des tableaux, des danseurs, des séquences de cinéma ou encore de la musique ? Est-ce qu'on arrête pour autant de penser ?

Il a commandé deux autres scotches. Je n'avais rien à répliquer.



Dans la suite du drame, la femme aimée ne se présentait pas au manoir. L'amant transi se rendait chez son rival. Un écran descendait des cintres et le montrait qui traversait un cellier, puis un souterrain au fond duquel il entrevoyait sur une glace le reflet d'Eurydice, mais elle disparaissait aussitôt. L'écran blanc remontait en grinçant, et l'Orphée infernal remontait du gouffre pour apprendre qu'elle était morte. Il ne lui restait que les souvenirs d'un amour ardent. Revenu à son château, à l'autre bout d'une forêt de cinéma, il s'enlevait la vie. Les femmes invitées se retrouvaient sous les lustres avec un cadavre sur les bras et on entendait, emplissant peu à peu l'espace, la voix de la Callas dans le *Vissi d'arte* de la Tosca, pendant que s'enflammait le rideau rouge de la scène. Les femmes, le public et les concierges poussaient des cris et les pompiers, dans le hurlement des sirènes, inondaient le plateau et la fosse d'un orchestre absent... Les étudiants et leurs parents lui avaient pardonné la faiblesse de l'intrigue dans *Snow*, mais ils n'ont supporté ni son Orphée maniéré ni les trombes d'eau. Ce fut un échec complet et les administrateurs de la troupe, dans la mouvance de mai 68, ont exigé qu'à l'avenir les créations soient écrites par des étudiants.

Ils ont eu gain de cause. Ils ont produit des spectacles où le délire verbal a remplacé le délire amoureux; des êtres symboliques y ouvraient des frigidaires de couleur verte plutôt que de se dire bonsoir ou bonjour et les personnages ne s'assoient jamais, de crainte de provoquer un scandale chez les spectateurs qui se

croiraient sous le coup de réentendre les conversations intellectuelles des personnages de Noiseux.

De toute façon, à cette époque, un seul langage passait la rampe, celui du *faubourg-fantôme* où régnaient l'envie, la hargne, la femme têtue et l'homme sans couilles. C'est Noiseux qui parlait ainsi, la première fois qu'on s'est réconcilié pour de bon, six mois plus tard. Nous buvions du scotch dans le bar d'un hôtel. Je lui ai demandé si le mythe d'Orphée avait influencé ou modifié sa conception de la parole. Il y eut un long silence. Pour le rompre j'ai émis l'hypothèse, en marmonnant et l'air indifférent, que le désir amoureux pourrait en effet se comparer à la pensée corporelle et que la femme aimée serait assimilable aux mots qu'on choisit ou non. Si en effet on pensait sans les mots avant de parler, le désir agissait aussi en nous, avant de posséder l'être aimé, et on pourrait concevoir que les femmes, et les hommes, seraient aimés comme des mots parlés ou non.

- On peut faire des jeux de mots avec tout, a-t-il laissé tomber d'un air navré.

- Mais dans ton *Orphée*, une seule femme comble le désir. Serait-elle le mot essentiel qui dit l'amour au moment où on le pense ? De l'amour nécessaire pour combler le désir, on passerait à la parole essentielle qui s'adapte à la pensée...

J'étais en train, sans trop y croire, de lui faire dire ce qu'il n'avait jamais voulu dire. La réponse a été catégorique.

- Qu'une seule femme comble le désir, c'est cet idiot d'Orphée qui le pense et le dit. Il croit qu'il suffit d'aimer

pour être aimé, comme d'autres prétendent qu'il suffit de penser pour que la parole existe.

Il souriait. Nous avons commandé un troisième ou quatrième scotch.

### LE RESSAC

Noiseux avait arrêté d'écrire. Ce qui n'a étonné personne. Il avait eu beau tenir ses textes à distance, comme à bout de bras, sans vouloir s'y impliquer, il avait dû se rendre compte que par un pervers retour des choses, les gens voulaient le débusquer dans les univers mêmes qu'il créait. Il en était arrivé à se demander si ses personnages n'avaient pas déteint sur lui, sur sa pensée corporelle. Parlerait-il désormais comme eux, lui qui n'avait jamais voulu leur faire parler son langage à lui ? Cette instabilité psychologique, sinon morale, le troublait. Il m'a même confié, et cela a facilité nos retrouvailles, qu'en rentrant chez lui, le soir de la dernière représentation, les spectres de la solitude et de la dérive mentale l'avaient poussé, sans qu'il hésite une minute, à s'emparer d'une bouteille d'Aspirin, remplie à moitié, et il en avait avalé le contenu.

Le lendemain matin, il était frais comme une rose! Il s'est réveillé l'esprit libre. Il a dit, avec un rire cynique, que cette série d'épreuves avait été une marche vers une santé renouvelée. Son corps avait eu peur pour lui, et l'avait forcé à opérer ce paradoxal lavage stomacal autant qu'intellectuel. Il s'était retrouvé avec le ferme propos de ne plus troubler la paix publique en chamboulant le processus de la connaissance et ses interactions avec la parole. Il avait attribué au corps et aux mots des pouvoirs

désaxés, mystérieux, des pouvoirs, tenez-vous bien, auxquels il n'avait jamais cru! Cette expérience minimale du désespoir l'avait remis sur pied. Comprenne qui pourra

Il n'a plus pensé à l'écriture. Nos collègues, trop heureux de la tournure des événements, ont poussé la gentillesse jusqu'à me dispenser du rapport que je devais rédiger, rappelez-vous, sur l'évolution et la rémission souhaitée de l'hérésie chez le camarade Noiseux.

Il s'est donné à ses cours avec plus d'ardeur que jamais, et nous l'accompagnerons avec autant d'entrain que lui pendant tout un long paragraphe. Il avait abandonné l'enseignement de la linguistique pour se consacrer à ses leçons d'allemand pour débutants, où il voyait à tour de rôle, trois heures par semaine, chacun de ses cinq groupes d'étudiants. À chaque rentrée, le sourire aux lèvres et avec l'âme d'un missionnaire, il disait *das Bleistift* à vingt-cinq nouveaux élèves en leur montrant un crayon, *die Türe* en leur montrant la porte, *das Fenster* en leur montrant vous savez quoi, et les apprentis interprètes ou traducteurs répétaient en chœur après lui les mots d'une langue allemande qui leur paraissait tout à coup plus douce à l'oreille et plus facile à se mettre en bouche que les ordres des SS à ceux qui ont disparu. Le lendemain, c'était vingt-cinq nouveaux élèves; et le mercredi, encore vingt-cinq; et le jeudi, vingt-cinq autres visages; et le vendredi, c'était au tour des quelque vingt-cinq garçons et filles qui n'avaient pas trop de réticence, eux, à étudier le dernier jour de la semaine ou qui n'avaient pas encore trouvé de travail pour ce jour-là. Et Noiseux avait son

sourire aux lèvres et son âme de missionnaire trois heures par jour devant vingt-cinq paires d'yeux, cinq jours par semaine pour environ cent vingt-cinq consommateurs qui n'ont jamais douté, tout en se moquant de son accent allemand, qu'il leur livrerait à heure fixe la marchandise! Son enthousiasme n'était pas faux, mais lors d'un dîner arrosé il a fini par m'avouer, au moment où Jeanne était sortie fumer sur le balcon, qu'il n'avait pas renoncé, loin de là, à ses théories sensualistes. En se limitant à ses cours d'allemand, il avait redécouvert le plaisir que donnait le mot en nous montrant les choses qu'on avait sous la main ou sous les yeux, et cela l'avait ancré derechef dans sa bible linguistique. Si on parlait, c'est qu'on avait déjà vu et déjà pensé. La beauté d'un visage, on n'avait besoin d'aucun mot pour la penser; on la trouvait au milieu de ceux qui passaient. Jeanne est revenue sur les entrefaites, et on a parlé d'autre chose. Qu'il ait accepté de la revoir après leur altercation mémorable n'était pas non plus la preuve qu'il avait changé; c'était là aussi une façade. Dès qu'il était sorti du collège et qu'il se retrouvait avec moi ou les conjoints, il redevenait l'homme qu'il avait toujours été. Au lieu de badiner sur les scandales ou les guerres de l'heure, il était aux aguets de la preuve irréfutable que le corps mortel - vous lirez sa théorie encore une fois - concevait les choses en sachant exactement de quoi il s'agissait, que les mots ne se présentaient que par la suite au corps pensant pour qu'il choisisse les plus appropriés et qu'enfin leurs phonèmes s'aggloméraient sur les appareils du langage. Les humains pouvaient dire à leurs

frères humains, cela seul que les mots leur permettaient de dire, et leur corps se retrouvait souvent avec une sûreté de raison et de sentiment que nul ne pouvait comprendre. Nul, par ailleurs, ne pouvait reprocher à quiconque de ne pas l'avoir compris ou de ne pas se faire comprendre. Que pouvait-on faire en effet avec les moyens limités du langage ?

J'ajouterais, si le sujet n'était devenu lassant, qu'il aurait pu imputer à ses propres mots ses échecs au théâtre. Étant pour lui ce qu'ils étaient, ses mots ne pouvaient tout simplement pas arriver à refléter sa pensée et rien que sa pensée. Il en découlait aussi qu'il ne pouvait prendre à la lettre les critiques qu'on lui avait adressées, car elles n'avaient peut-être que des liens ténus avec les sentiments et les idées corporelles de ses opposants, trahis eux aussi par les mots. Si on poussait à bout cette absurdité, ce serait devant la volatilité de la parole, qu'il aurait décidé de ne plus écrire. Sans aller toutefois jusqu'à se taire.

Une telle fidélité à sa théorie ne pouvait que l'ancrer dans ses convictions et donner une vigueur nouvelle à sa croisade. Il n'avait pas encore baissé pavillon. Pour lui, les mots se présentaient toujours en bataille, au service momentané et piteux de la pensée, et non en symbiose avec elle. C'est dans cet esprit qu'il a demandé au conjoint de refaire du théâtre. Mais pour y jouer, cette fois. Devenir comédien.

## LE MOT COUTEAU

C'était sa nouvelle lubie. Dire les paroles que d'autres avaient écrites. Les mots couchés en forme de dialogues sur les pages d'un livre, façonnaient alors son langage comme malgré lui.

- Je ne cherche plus mes mots, disait-il. Ce sont eux qui me tiennent la dragée haute! D'une certaine manière, ce sont eux qui me choisissent.

Quel intérêt tirer de cette improbable carrière, de cette carrière d'amateur, de cette tocade d'un homme qui à la fin de la trentaine brûlait de prononcer sur scène les mots des autres ? Aucun, sans doute. Mais la vie de Pierre Noiseux ne suivait pas le cours d'un fleuve romanesque qui emporte la vie humaine vers la mort.

Je tente donc de l'expliquer, dans un paragraphe génial. Si vous craignez le génie de mon écriture, allez une page plus bas jusqu'à *Faisons maintenant du théâtre!* et je resterai, ici, avec mes fidèles lecteurs.

Le collègue Noiseux avait parlé, sa vie durant, comme tout être humain, et trimbalé avec lui des appareils de mots et d'idées. Un jour, il avait lu des phrases qui faisaient remonter dans sa conscience les hésitations, sinon les entraves qu'il avait connues dans l'acquisition de la parole. Ces passages, ces mots ont provoqué dans sa chair comme de grands appels de voix qui protestaient dans l'ombre et ces voix souterraines ont dès lors combattu et pour ainsi dire vicié chez lui la relation entre la pensée et la parole. Elles ont atrophié les fondements de la connaissance dans ce qu'il est convenu d'appeler son esprit. Il avait brisé ses liens avec le consensus

universel sur la parole et, en une sorte de compensation, gonfler son corps d'un super-sens intellectuel comme, par exemple, l'automobile qui s'est mêlée, un jour, d'ajouter la vibration supplémentaire d'un moteur au bout de nos pieds ou comme certains lacs s'embarrassant des concrétions les plus hétéroclites au cours des ans. Oui, un lac! Et pourquoi pas un lac qui se serait asséché ? Jadis, nourri de multiples sources, ruisseaux et rivières, il se jetait dans d'autres cours d'eau, insouciant de ses fonds, de ses rives et des barques qui le sillonnaient; une année, soudain, des embâcles et des détournements; des années plus tard, des étés sans pluie, avec la formation d'algues vertes ou brunes; et on a fait des coupes sauvages dans les forêts qui l'entouraient et l'érosion qui s'ensuivit ont transformé ses basses eaux en ventres de boeuf, en sables mouvants. Les années ont passé. Il s'est retrouvé marécage, tourbières et crevasses rocheuses, avant de prendre l'aspect dévasté d'un lac désertique, se transformant peu à peu en une clairière chamboulée, ce qui m'évoque l'itinéraire extravagant de Noisieux. Il a placé son corps, devenu légèrement empoté, entre la pensée et les mots; ainsi empêtré, il s'est enlisé peu à peu dans une *schizosomatie* où le corps disputait à la tête le rôle d'émettre des idées. Comme dans les soties, ces textes farfelus où les métaphores prennent le pas sur les événements qui se bousculent à la porte.

Faisons maintenant du théâtre!

Pour son premier rôle, il a joué un professeur dément qui menaçait d'un couteau, inexistant, une jeune élève pour enfin la percer d'un coup fatal en prononçant le mot



couteau. Le comédien qui répétait ce rôle depuis des semaines sous la direction du conjoint était tombé malade et Noiseux, trop heureux, l'avait remplacé quelques jours avant la première.

Au lieu de commenter son interprétation, on a retenu qu'il avait mémorisé un très long texte en peu de temps. Le professeur parlait en effet sans arrêt pendant presque une heure. De longues tirades où le sens ne pouvait toujours guider la mémoire.

- Je visualisais le texte, disait-il, et j'en suivais, d'une certaine façon, le déroulement physique sur la page plutôt que de me fier à sa logique.

Il l'avait divisé par blocs, et il se servait de la mise en place pour ne pas les confondre. Quand il était à genoux, il savait qu'il disait les premiers mots de l'un; il commençait telle autre réplique quand il rampait sous la table; s'il était étendu de tout son long sur la même table, le nez sous le menton de la jeune élève, il devait dire *instinct* ou *sottises*, et un peu plus loin, à telle borne sur le plateau, c'était *espagnol* ou *tombeaux des sonorités*.

On le voit, le conjoint avait donc élaboré une mise en scène plus ou moins éclatée pour cette pièce qu'on disait absurde, et dont je ne me rappelle pas l'auteur. Je pourrais le retrouver, mais m'en défends pour mettre l'accent sur le non-sens de cette aventure pour Noiseux qui en était arrivé à rejeter même l'idée d'auteur.

Il avait l'impression d'entrer dans un jeu de blocs qui tenait tout seul, comme dans un vide sidéral; un jeu formé de mots, d'alliages de mots, de montreurs qui se révélaient des monstres d'identité autonome. La preuve

en était le mot couteau qui tuait de façon aussi efficace qu'une arme blanche.

De savants confrères ont déchiffré pour lui l'immense sous-texte qui dans cette oeuvre irrigue tous ces enchaînements de mots où se trouvent dénoncés, ridiculisés, affaiblis, sinon vaincus selon les uns la montée du nazisme ou selon d'autres le pouvoir bourgeois de l'université, la langue de bois des hommes politiques ou la démesure même des explications linguistiques universelles. Il a préféré y voir un hymne aux mots qui avaient le pouvoir d'atteindre jusqu'au corps de l'autre, ici, celui de la jeune fille, et de le supprimer. Les mots appartenaient à tout le monde et le premier qui y mettait la main, ou la langue, y avait droit avant qui que ce soit. En discuter avec lui était impossible. Sa théorie des mots autonomes, indépendants de la pensée, se développait à l'envie dans ce dialogue théâtral, dans ce jeu phonétique et sémantique où il la contemplait dans toute son ampleur, tout en se défendant de jamais la mener jusqu'à des extrêmes qui provoqueraient les violences les plus excessives.

Et il arriva un revirement des plus étonnants, dont j'ai été l'instigateur involontaire. Un après-midi, c'était avant la dernière des quatre représentations, je l'ai rencontré dans l'ascenseur de notre immeuble. Après l'avoir salué et félicité à nouveau de son interprétation, je l'ai interrompu, avant qu'il ne me fasse encore une fois le coup de juger mes éloges immérités. Je lui ai demandé tout de go ce que devenaient les corps pensants de son personnage et de sa jeune élève, et si les mots qu'ils

employaient pouvaient faire disparaître l'un d'eux. Je me demandais, en somme, si leur corps aurait pu déjà *penser* le meurtre, avant qu'il ne soit commis.

Je préviens toutefois mes lecteurs qu'il ne s'agissait pas dans ma question, de la pensée du corps, celle qui aurait ce que j'appellerais des *expressions* tenant plus de l'instinct que de quelque langue reconnaissable. Je l'amenais plutôt, à partir d'une idée que je trouvais moi-même obscure, à reconnaître qu'il serait allé, dans ce rôle du professeur, jusqu'à donner toute liberté aux mots, à les transformer en monstres vivants... Prenons tout ça avec des pincettes. Car, il fut lui-même, d'abord mêlé, confus, dans ses pensées.

- En effet, dit-il, après un moment d'hésitation. Nos corps pensants sont les maîtres des mots et un corps peut les mettre à son usage pour tirer raison d'un autre, le faire disparaître.

- Mais non, me suis-je empressé de dire, avec ma voix la plus calme ou la plus douce. Si le mot couteau pouvait tuer, et ce, sur le plan événementiel, il me suffirait de le dire pour t'exterminer sur-le-champ, même si je n'en ai aucune intention. Par conséquent, tu devrais te demander, si le corps ne peut de toute évidence être leur maître, qui ou quoi serait cette puissance qui dirige les mots, quelle pensée magique ou divine leur donne de si grands pouvoirs.

- Non, non, disait-il en sortant de l'ascenseur, le corps est le maître, et les mots obéissent à ses instincts. Il me semble avoir écrit ça quelque part...

Nous avons franchi les portes de l'immeuble. J'allais acheter des journaux et lui, se dirigeait de l'autre côté.

- Tu te trompes, ai-je répliqué en le retenant par le bras. Depuis que tu joues ce rôle, tu vantes l'autonomie même des mots, ces mots qui arriveraient à mettre à mort les humains, ils n'obéiraient donc plus aux instincts du corps.

- Je n'ai jamais dit ça!

- Mais si, tu me l'as dit, ils seraient des montreurs qui se révèlent des monstres d'identité autonomes. Si les mots l'emportent sur nous, il ne sert plus à rien de penser, qu'il s'agisse du corps, de l'esprit ou de ce que tu veux. Ou il faut se taire, de peur que les mots, qui ne seraient ni du corps ni des langues, déclenchent des cataclysmes. Des mots autonomes, ce sont des mots vivants.

Il a retiré son bras, brusquement, et m'a quitté en marmottant à bientôt. J'aurais été bien embêté de répéter cette conversation à quiconque. Le détail m'en est revenu - force mystérieuse des mots ? - quand j'ai appris que le soir même en sortant de scène, il a refusé de rencontrer les spectateurs venus le saluer. Il se serait éclipsé, pour ne pas dire enfui, par un escalier secret qui menait aux combles du théâtre et de là, dans une ancienne chapelle d'où il a pu sortir de l'immeuble sans encombres. Poussé par une force intraitable, il a couru chez lui et se mit à écrire un texte obscur où peu à peu les noms et les mots disparaissaient du monde comme s'il avait voulu, en écrivant, se venger de ce pouvoir étrange qu'il se serait mis, aveuglément, à leur accorder.

## JE SUIS UN MORT

La volonté pure a pris un essor vertigineux. La tradition est disparue. On n'apprend rien. On sait tout. Dans son corps. On ne fait plus de découvertes. Le monde n'appartient à personne. On est possédé par lui. La poésie ne le dit plus et le chante encore moins. On n'écrit plus. On parle de moins en moins. On ne sait rien des vivants.

Les choses perdent leur nom. Les enfants ont oublié comment ils s'appellent et comment s'appellent leurs parents leurs amis. Oh! quelquefois en rêve ils retrouvent leur prénom mais le fait est si rare qu'on le signale pendant des mois sur les écrans de la ville en donnant l'heure de l'événement. Les chiffres seuls transmettent l'information aux citoyens. Aucun mot aucune lettre de l'alphabet. Par pudeur devant cette intrusion nocturne et nominative dans la rectitude de l'inconscient et des sens.

Les mots anciens ne disent rien. Ils forment des sons surannés qui répondent à d'autres sons perdus. On les retrouve dans les boutiques des antiquaires sur des pages manuscrites ou imprimées où ils délimitent par coquetterie les blancs des marges et des alinéas. Les caractères romains s'enchaînent aux caractères romains, les lettres rondes aux lettres rondes. Ils n'ont plus de sens commun.

On ne possède rien parce que ni les choses ni les personnes ne sont nommées. On arrive difficilement à parler des absents ceux et celles qu'on ne voit pas devant soi. On peut aussi bien être mort et la mort est ainsi domestiquée. On n'inscrit de nom sur aucun registre sur aucune

pierre. Seules les dates de la naissance et du décès. On ne sait rien des morts.

On adore la beauté, et les dieux transforment leurs fidèles en chiens. Les hommes et les femmes se ressemblent au point que l'un est souvent pris pour l'autre. On se voit on se plaît on fait l'amour. On se quitte sans parler de se revoir. On n'espère plus. On n'aime plus les absents.

On vit à l'instar des forêts, des eaux et des animaux. Je suis un dieu je suis un chien je suis un arbre je suis un mort.

## LA DÉCISION DE NOISEUX

Il m'a apporté son texte sur la mort des mots deux ou trois jours après l'avoir écrit. Il n'a pas voulu entrer. Il est resté sur le seuil pour m'annoncer qu'il partait pour New-York, le soir même. Il a tourné les talons sans même me dire au revoir.

J'ai lu ses phrases assassines. À l'instar de la science-fiction, elles m'ont laissé sur ma faim et j'ajouterais même, elles m'ont laissé la mort sur les bras. Assassiner les mots, c'est percutant; mais que fait-on demain ?

À son retour de voyage, il a demandé au directeur du département de convoquer une réunion. Même s'il n'enseignait plus la linguistique, il réfléchissait toujours aux rapports de la pensée et de la langue. Après plus de deux ans, il pouvait enfin faire part de ses conclusions aux collègues. On saurait alors s'il s'amendait ou s'il présentait sa démission.

Les plus jeunes n'avaient jamais assisté à une telle séance; ils ne savaient trop quelle attitude prendre. Les

deux plus jouées, qui n'étaient pas les moins jolies, ont décidé d'y voir un spectacle et ont fait monter les enchères comme à une loterie. Noiseux entendrait-il raison ou persisterait-il dans l'erreur ? À la fin, leur cagnotte valait plus de deux cents dollars; on la ferait tirer au sort parmi ceux qui auraient prédit, par bulletin secret, sa décision. Cela cachait un désarroi, car elles avaient souvent accepté ses invitations à dîner. Il les charmait par son élégance et son cynisme. Quant aux plus anciens, ils avaient connu un ou deux cas du genre; on les accusait même dans les milieux syndicaux d'avoir déjà provoqué la démission d'une collègue; on s'attendait donc au pire et on se demandait comment l'éviter. De mon côté, je considérais l'affaire avec détachement. Et je crois que j'avais du mépris pour le corps professoral ou syndical qui grâce à la force de l'inertie l'emporteraient sur lui de toute façon.

Il est arrivé à l'heure dite. Avec cravate et costume noirs. Il s'habillait ainsi la première année qu'il m'avait enseigné; peu à peu, il avait laissé tomber la cravate, avant de se présenter des mois plus tard en pantalon de toile kaki et en t-shirt, pour enfin, l'année suivante, mettre une chemise à col ouvert. Que signifiait ce retour à d'anciennes habitudes ? Il recommençait à neuf ou fermait la boucle.

On avait réservé une classe; aucune salle de réunion n'était assez vaste pour la trentaine que nous étions. On m'avait invité à présenter un résumé de la situation. Je me suis limité à quelques dates et au nombre de textes qu'il m'avait remis, dont ses trois pièces de théâtre, avant

d'abandonner l'écriture et se limiter à ses cours d'allemand. J'ai aussi évoqué son expérience de théâtre absurde, et je lui ai laissé la place devant le tableau noir.

Il a déposé sur la longue table un exemplaire de l'*Agamemnon* d'Eschyle; il l'avait sorti d'une serviette de cuir, qui était neuve; il venait sûrement de l'acheter. Cela laissait présager qu'il restait. Mais pourquoi le texte grec ? Les collègues exécraient l'ombre même d'une attitude élitiste.

A New-York, il avait assisté à une représentation de cette tragédie par de jeunes Grecs qui la jouaient à l'antique, avec cothurnes et masques. Il avait été subjugué. Quand les quinze vieillards du chœur réagissent aux prophéties meurtrières de Cassandre, quelques mots lui avaient donné la confirmation que le corps pensait avant de parler. Ces hommes, citoyens d'Argos depuis de longues années, témoignent d'un chant funèbre qui s'élabore dans leur être, devant les malheurs que la Troyenne voit fondre sur leur roi, Agamemnon. Est-ce une sensation, est-ce un sentiment ? Les vieillards ne le précisent pas, mais dans leurs strophes ils évoquent un *chant sans parole*. Noiseux, debout derrière la table, scandait une traduction des vers d'Eschyle, *Mon coeur au fond de moi-même chante le thrène sans lyre, que nul jamais ne lui apprit, le thrène de l'Erinye...* Il a précisé dans ses propres mots, l'air absent, que les vieillards évoquent un chant étrange, ne ressemblant en rien aux trois ou quatre chants choraux qu'ils interprétaient depuis le début de la tragédie, un chant qui surgit de leur poitrine, de leur coeur, qui sourd de leur chair sans qu'ils l'aient jamais appris.



- Le terme grec, disait-il, est αὐτοδίδακτος, un chant autodidacte.

Quelqu'un dans les dernières rangées a eu l'audace de commenter que ce chant figurait avec évidence le fameux *ça parle en moi*. Noiseux s'est assis en dévisageant l'importun et a répliqué que le texte n'en disait rien, sauf que le thrène chanté n'avait pas d'accompagnement musical, il était sans lyre, sans parole. Il s'avérait plus que probable que le chant était voué à demeurer pensée de leur corps, pensée sans parole, pensée enracinée dans la chair, cette tentacule aux quatre membres et aux cinq sens...

On s'est regardés, indécis. Devait-on sourire de la métaphore ou l'admirer ? On a préféré chanter un hymne muet.

Il s'est mis à pleurer. Non pas des larmes de joie ou de fierté. Elles venaient de plus loin. D'une honte soudaine ou d'une rage larvée.

Il a repris la parole. À notre étonnement, il reconnaissait qu'il était dans l'erreur depuis le début. Dans un silence tragique, il s'est avoué vaincu. Le texte d'Eschyle lui imposait cette conclusion. Ce même chant informe, jamais connu, jamais appris, qui colle aux muscles du cœur des vieillards, ce chant dont il croyait faire l'étendard de sa croisade sensuelle ou sensitive, surgit ailleurs dans la tragédie, avant ou plus tard, il ne savait plus, comme un chant qui joue le devin, comme un chant prophétique, donc, comme un chant qui parle; il devient même dans *les Euménides* la voix de la déesse, la voix de l'Erinye qui venge les crimes restés sans vengeance. De

plus, ailleurs dans l'*Agamemnon*, le coeur des vieux Argiens voudrait parler avant que leur langue prononce les mots; ailleurs, plus loin, la langue même de la reine se met à tramer un mauvais sort à son époux, Agamemnon, le vainqueur de Troie... La parole envahit tout.

Il s'est relevé et d'une voix blanche, d'une voix - pardonnez l'enflure - qui lui traversait les entrailles, comme pour les déchirer, il a lu, les mains tremblantes, une fiche où était fixée, selon lui, la véritable traduction de ces vers chargés de sens, même si les commentateurs ne s'entendaient pas sur leur syntaxe; une traduction d'autant plus définitive qu'elle était le travail d'un homme, lui-même, qui en nous la donnant reconnaissait son erreur. On ne pouvait le taxer de fausser le texte pour qu'il corresponde à ses idées.

Les deux jeunes collègues à la cagnotte s'énervaient. Si elles avaient du respect pour la tragédie grecque, il se limitait aux versions cinématographiques et n'allait pas jusqu'à leur faire goûter les subtilités des éditeurs et des traducteurs pour l'établissement du texte. L'une est allée ouvrir une fenêtre. On était en avril; les oiseaux chantaient sans raison; une auto a freiné. Les têtes se sont tournées; la ville nous appelait à ses terrasses, à la vraie vie qui bouge et qui tue sans que le destin l'annonce par trois fois.

Noisieux, nous allions l'oublier, s'était mis au tableau et à la craie il écrivait, à une vitesse que je ne lui connaissais pas, sa traduction d'Eschyle. Son écriture transformait les consonnes en flèches et les voyelles en courbes lascives; le i avec son point s'arrondissait et se lovait parmi les

gibets des consonnes où nos yeux lisaient *le destructeur de Troie ne sait pas ce que lui trame comme mauvais sort, à la façon d'une sournoise puissance de mort - parce qu'elle parle et qu'elle tue avec un air radieux - la langue d'une odieuse chienne...*<sup>3</sup> Il a reculé et de nouveau il a scandé la traduction. Il changeait les segments de place pour faire ressortir que ce n'était pas Clytemnestre, cette odieuse chienne, qui parlait et tuait avec un air radieux, mais l'organe même de sa parole, sa langue; c'était sa langue même qui tramait des horreurs. Et face au tableau, le dos contre la première rangée de tables, il s'est tu. Il y eut un léger remous. Il s'est retourné comme un bloc.

- Ce n'est pas tout, a-t-il dit dans un souffle. Quand la reine fait sortir du palais le corps du roi qu'elle a tué avec l'aide de son amant, elle se tient près du cadavre et prononce les mots de la mort. Elle parle la mort. Devant son exultation à revivre ses gestes meurtriers et les réactions d'Agamemnon à ses coups, j'ai compris de façon fulgurante que les paroles, à chaque fois qu'elles sont prononcées, disent cela qui n'est pas présent, cela qui n'est plus, cela qui est mort...

Il semblait chercher ses mots. Il s'est tourné vers la fenêtre et s'en est approché. Les coudes près du corps, il tendait les mains, je n'oserais dire vers des mots qui auraient été là, devant lui, mais plutôt vers la projection ou le fantôme de ce qu'il n'arrivait pas à dire. Il est revenu, l'air égaré, au centre de la salle, devant le tableau.

Il a sorti un couteau d'une poche de sa veste. On ne s'est pas regardés. Je ne crois pas qu'on ait craint le pire. On était sidérés et on pensait à la pièce qu'il avait jouée, au professeur d'Ionesco qui tuait avec le mot couteau. Je me disais que son arme servirait à sa démonstration; un collègue, à mes côtés, m'a rappelé que Clytemnestre et Égisthe tuaient Agamemnon avec une hache... Alors, pourquoi le couteau ?

- Si je tue un homme, a dit Noiseux d'une voix plus forte, il meurt et j'en ai fait un cadavre. Il n'existe plus. Mais si je reviens pour vous dire que cet homme infâme m'a causé un tort immense, que je l'ai amené derrière le collège, une nuit, après un spectacle, que je l'ai poussé contre son auto, que je l'ai frappé, et que tout à coup, devant vous, je commets de nouveau le meurtre en disant que ce collègue me regarde le menacer, qu'il me demande pourquoi, que je le frappe, une fois, deux fois... Il veut repousser mon bras; il le saisit. Je le frappe encore. Il tombe. Du sang coule de sa bouche...

Il s'est arrêté, le bras tendu, le couteau à la main, et il nous a regardés les uns après les autres.

- Je parlerais de la mort d'un homme qui n'existe plus, et pourtant il serait encore en train de mourir dans mes paroles, tout comme moi, le meurtrier, je serais celui qui vous parlerait. Ce sont les mots qui traînent dans le réel ces actes qui ne sont plus.

Des professeurs sont intervenus en disant qu'il en était toujours ainsi, qu'il n'était pas besoin d'une tragédie grecque pour le savoir; d'autres levaient la main pour demander la parole. La lame du couteau de chasse ne

cessait de s'agiter devant nos yeux. Le directeur voulait calmer le jeu. Il a cru bon de souligner le plaisir qu'il ressentait à voir le professeur d'accord avec l'ensemble des collègues. Il ne doutait pas un instant de sa bonne foi. Une voix a lancé qu'il ne fallait pas compliquer les choses, ne pas chercher midi à quatorze heures. Ça se comprenait tout seul, non ?

- Il y a des mois que je n'ai pas pris la parole devant vous, a-t-il menacé. Vous m'écoutez jusqu'au bout.

On a fait silence. Il valait mieux crever l'abcès. Il s'était mis à marcher, lentement, entre la table et la fenêtre, tout en parlant et jetant de temps en temps un oeil sur nous.

- Je sais qu'il en est toujours ainsi. Pour moi aussi, il y a de cela longtemps, ça se comprenait tout seul. Mais cette semaine, pour m'en convaincre, il fallait qu'une meurtrière raconte son meurtre. C'était le lien qui me manquait entre les mots et la pensée. Il a fallu qu'une femme avoue devant moi le meurtre qu'elle a commis et qu'elle le rejoue sur la scène - et reconnaissez que nous n'entendons pas de tels aveux tous les jours -, pour que je saisisse en un éclair que ces phrases n'étaient pas un tissage de mots qui montraient une pensée déjà formée je ne sais où, mais elles étaient la pensée même de Clytemnestre qui trouvait son origine dans l'absence même de ce dont elle parlait, car elle ne tuait plus, et pourtant, elle tuait, et celui qu'elle avait tué, n'existait plus, et pourtant il tombait encore sous ses coups.

- On peut dire la même chose de toutes les actions, s'est-il empressé de répliquer à l'objection qu'on avait tous sur les lèvres, mais le rappel qu'elle fait dans son récit du

passage de la vie à la mort, et sa propre transformation de meurtrière en la narratrice du meurtre exacerbe le fait que le corps a besoin des mots pour se mettre à penser ce qui est disparu.

- Cela vous paraîtra idiot, surtout à vous, les linguistes, qui connaissez l'histoire et la structure des langues mieux que les défis qu'elles posent à la pensée qui veut les parler, mais j'avais besoin d'entendre une meurtrière raconter son crime, de la voir le revivre pour découvrir enfin que les mots n'arrivent pas comme ça, là, devant moi, pour que j'en choisisse deux, trois ou dix qui montreraient ce que j'ai déjà pensé, parce que le corps de Clytemnestre, s'il avait pu penser - oh! quelle aberration de l'avoir cru! - , n'aurait pu à ce moment penser qu'à une seule chose, à cela qu'il vivait, c'est-à-dire l'après du meurtre. Il ne restait à la reine qu'à montrer l'absence de son meurtre dans sa pensée, et cette absence, elle ne pouvait faire autrement que la dire par des mots. Clytemnestre et moi et nous tous, nous pouvons toujours montrer notre pensée, mais cette pensée n'est toujours composée que de mots qui disent l'absence; la pensée n'attend rien de mots à venir, elle est tout entière faite de paroles.

On était là, assis devant lui. Dans la résignation ou l'expectative. On attendait une explication qui nous serait peut-être plus éclairante ou... Je n'en sais trop rien. On se méfiait aussi de sa violence. Allait-il lancer le couteau par la fenêtre ? Dans la salle ? Cela me paraissait impossible. S'il le faisait, ce serait du théâtre... Allait-il se tuer ? Non, il avait apporté cette arme pour rendre plus

saisissante cette idée de la parole à la fois libérée et cernée par le meurtre.

Il a pris une longue respiration. On s'est résigné à le regarder marcher de long en large, à le laisser parler, à l'entendre se vider le coeur.

- Les mots ont toujours dit ce qui n'est plus. En voyant Clytemnestre dire qu'elle tue celui qu'elle a tué, j'ai compris que les mots prennent sur eux tout ce qui existe, prennent en charge l'absence et peuvent la répéter à l'infini. Assis dans ce théâtre à New-York, j'étais Clytemnestre et je disais la mort d'un vivant qui n'existait plus. S'il m'était possible alors de dire avec des mots ce que j'avais mis à mort quelques instants auparavant, je pouvais aussi dire ce que je ne voyais pas, tout ce qui avait existé depuis des siècles et ce qui allait naître pour des années à venir. Je peux le dire aujourd'hui parce que je le pense, mais surtout je peux le penser uniquement parce que je peux le dire; le meurtre ne sera jamais présent si je ne le dis pas, et je n'arriverai jamais à le dire si je ne le pense pas. Sur la scène, c'est à mesure que les mots arrivaient que la chose se passait, et la chose ne pouvait se passer que dans la tête de Clytemnestre, dans sa pensée. Il faut qu'une chose se soit passée, il faut qu'elle soit morte pour que je la parle; si une chose est devant moi, et que je la nomme livre, ma bouche n'arrive à la dire qu'en raison de son absence dans ma tête et dans les sons que je profère. Si les êtres ne passaient pas par des canaux d'absence à l'intérieur du cerveau, je ne pourrais ni les imaginer ni les penser ni les parler. Les mots montrent l'absence des choses, au lieu de montrer

ces pensées corporelles que j'avais le front d'inventer! Dès que je pense une chose, elle n'est pas dans ma tête, c'est une autre absence qui peut seule la prendre en charge, et cette absence, c'est le mot. De la même façon, quand je dis une phrase, toutes les absences qu'elle renferme, forment la pensée de quelque chose qui n'est pas dans ma tête, sinon je devrais avoir des protubérances autour du cerveau pour représenter tous les êtres au monde...

Les deux nouvelles se sont mises à rire. Il s'est enfin arrêté; son discours devenait répétitif, sinon confus; son couteau de chasse à la main, il s'est approché d'elles.

- Vous ne comprenez pas, a-t-il dit.

- On a compris que tu as compris, a dit l'une.

Il a eu l'air peiné.

- Oui. Je pense avoir compris. Mais pourquoi ai-je attendu ce meurtre pour que la lumière, comme on dit, se fasse dans mon esprit ?

Il a déposé le couteau devant elles, près de la feuille où était imprimée la convocation à l'assemblée.

- *Et je frappe - deux fois - et, sans un geste, en deux gémissements, il laisse aller ses membres...* C'est Clytemnestre qui parle, dit-il aux jeunes filles en appuyant les mains sur le bord de leur table et en approchant son visage.

Elles se tiennent droites sur leur chaise. L'une frappe avec le bout d'un crayon sur un des barreaux de bois.

- Elle dit encore la reine...*il crache alors son âme, et le sang qu'il rejette avec violence (...) m'inonde de ses noires gouttes, aussi douces pour mon coeur que la (...)*



*rosée...* Je découvre avec la reine qu'elle dit la mort de ce qui n'est plus, et cette absence est la matière de sa pensée.

Le crayon frappe maintenant sur du métal, et de plus en plus vite. Noiseux se penche encore plus, allonge le bras et saisit le crayon que la plus blonde des deux frappait contre un objet métallique, près de sa cuisse habillée d'un pantalon moulant; l'autre se lève pour embrasser Noiseux sur les deux joues en mettant les bras autour de son cou. Il tient toujours le crayon, dans sa main gauche. On ne voit pas son autre main. La jeune fille qui n'a plus son crayon se lève; celle qui embrassait Noiseux s'écroule, le couteau dans la gorge.

On se dresse, de stupeur. On cherche à le maîtriser, le terrasser. Il vocifère, marmonne; on entend quelques mots, *ma main en a fait un cadavre... l'ouvrage...*

Une collègue jette un cri; elle s'élançe vers la porte, l'ouvre et crie dans le couloir qu'on a tué Desdémone.

Un autre me chuchote que la plus belle s'en est tirée...

Le lendemain matin, on a retrouvé une fiche sous la longue table à l'avant de la classe. Noiseux y avait noté un vers de l'*Électre* de Sophocle et une traduction : *les actes créent les mots*<sup>4</sup>. On s'est perdu en conjectures sur le sens de ces mots. La réponse se trouve peut-être dans ce texte, qui est aussi ma déclaration aux officiers de justice. Les actes font parler; les événements déclenchent la parole.

<sup>1</sup> je donne ici la référence : *le Sophiste*, 261 e5 - 262 a2; et plus bas, pour la citation de Heidegger, cf. *Platon : Le Sophiste*, traduction française par un collectif, Gallimard, Paris, 2001, pp. 557ss. (édition originale : 1992); Noiseux ne donnera que plus tard la référence au texte de Platon; quant à son interprétation, il va de soi que d'autres spécialistes, et des plus célèbres, donnent une tout autre explication à ce passage de Platon;

<sup>2</sup> ce texte de Heidegger sur la pensée et la parole est tiré de "...l'homme habite en poète..." paru dans *Essais et conférences*, traduction d'André Préau, Gallimard, 1958, pp.227-228 (l'édition originale, *Vorträge und Aufsätze*, est parue en 1954);

<sup>3</sup> Noiseux traduit au tableau les vers 1228-1229 de l'*Agamemnon* et par la suite il commente (à sa façon...) surtout les vers 990-993, 1028-1029, 1228-1229, 1372ss.; il dira les vers 1384-1385, ainsi que des extraits des vers 1388-1392 et 1405-1406, dans la traduction de Paul Mazon, éditions les Belles-Lettres, Paris, 1955 (1re édition, 1925);

<sup>4</sup> *Électre*, vers 625, traduction de Paul Mazon, éditions Les Belles Lettres, 1968 (1re édition, 1958).